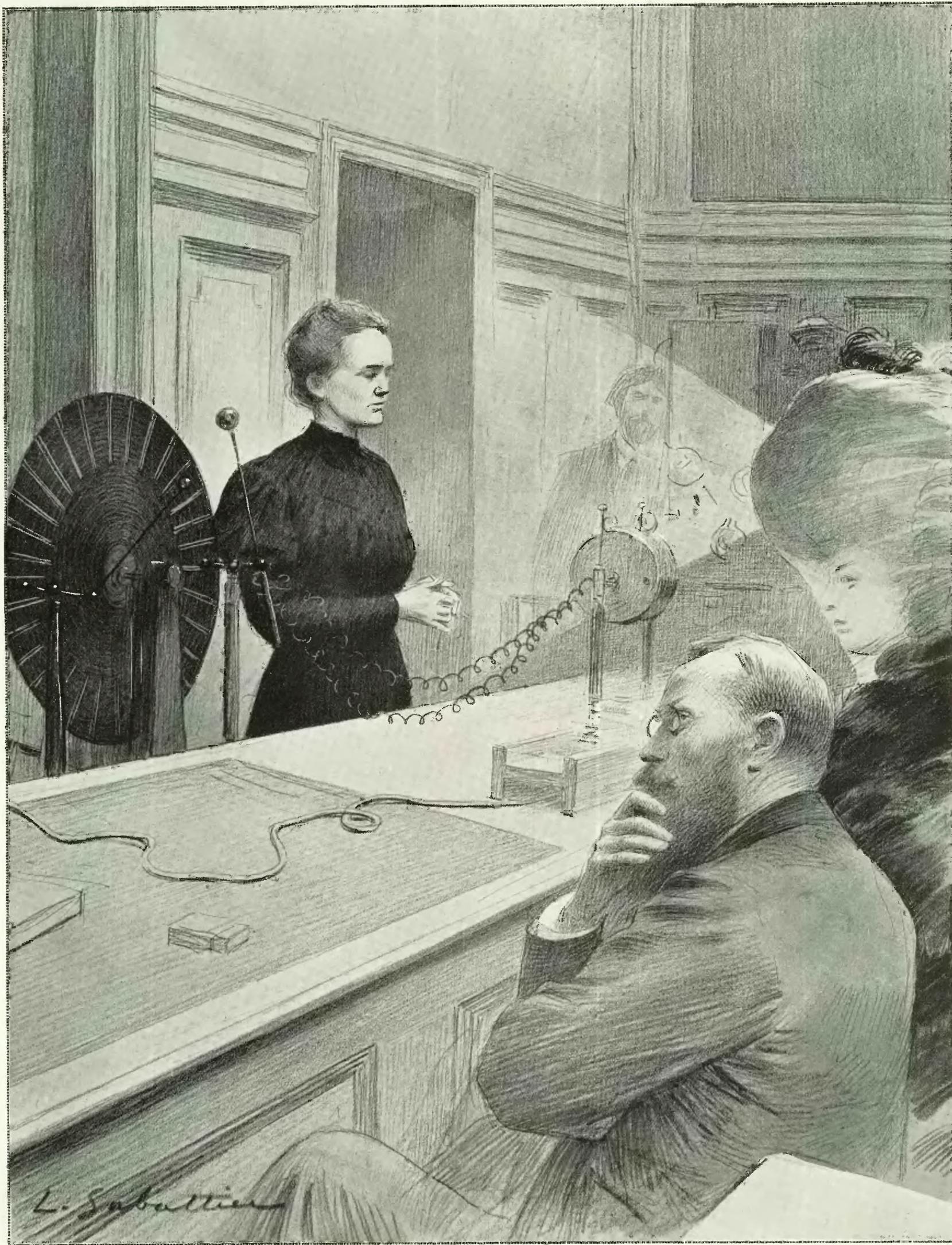


L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 10 NOVEMBRE 1906

64^e Année. — N^o 3324



LA PREMIÈRE FEMME PROFESSANT EN SORBONNE

M^{me} Pierre Curie inaugurant son cours sur la radioactivité. — Au premier rang des auditeurs, M. Appell, doyen de la Faculté des sciences de Paris.
Dessin d'après nature de L. Sabattier. — Voir l'article à la page suivante (Courrier de Paris).

COURRIER DE PARIS



Quand M^{me} Curie apparut dans l'amphithéâtre de physique de la Sorbonne, de longs applaudissements la saluèrent (1). Les étudiants et les curieux manifestaient une bruyante et légitime admiration pour cette femme qui contribua à une étonnante découverte. A côté de son mari, dans le mystère du laboratoire, elle est parvenue à isoler ce radium qui semble nous révéler une nouvelle constitution de la matière et qui trouble les anciennes hypothèses de la science. Grave, elle commence sa première leçon ; car une très juste décision l'a chargée du cours que professait Pierre Curie.

Et tous les assistants songent au modeste savant qui fut victime d'un accident stupide : un camion a écrasé ce merveilleux cerveau qui devait deviner tant de secrets et tant d'énigmes ! Mais il n'est point mort tout à fait puisque sa compagne est devant nous, puisqu'elle poursuit courageusement ses expériences. L'ombre de Pierre Curie plane sur cette salle. On sent que la collaboration n'est pas brisée et que souvent M^{me} Curie consulte le souvenir de son mari.

Elle a souffert cruellement de l'horrible drame qui les a séparés à jamais. Elle a pleuré, elle a gémi ; elle a peut-être songé, comme tant d'autres, à rejoindre dans la tombe celui qui n'était plus. Mais elle n'avait pas le droit de s'abandonner longtemps à ces faiblesses sentimentales. Elle avait une mission à remplir : il fallait qu'elle continuât l'œuvre commune. Douleuse, elle est retournée au laboratoire. Elle a repris les recherches avec calme, avec méthode. Elle a séché ses larmes, parce qu'il était nécessaire qu'elle vît clair. Je ne sais pas de situation plus poignante que ce conflit de la douleur et du devoir scientifique.

Les Françaises ont bien senti la beauté morale dont M^{me} Curie a fait preuve et elles ont voulu lui rendre hommage en lui offrant un livre d'or. A chaque page, les plus grands esprits dont s'honore l'univers célèbrent M^{me} Curie et Pierre Curie. D'un geste discret, elle a écarté cette pieuse manifestation et le volume a été remis au recteur : il sera conservé dans les archives de la Sorbonne. Il me plaît que M^{me} Curie n'ait pas voulu que son deuil fût troublé par cette cérémonie ; mais j'aime aussi la pensée de ses admiratrices. A leur tête se trouvait M^{me} Brisson, la fille de Francisque Sarcey. Il y a deux ans, quand son mari, notre confrère Adolphe Brisson, tomba gravement malade, elle ne se contenta pas de le soigner et de le sauver ; mais elle écrivit, à sa place, des articles ; elle sut remplir la tâche qu'il devait momentanément abandonner. Elle devait, mieux que toute autre, comprendre M^{me} Curie.

* * *

Ce n'est pas seulement dans les sciences et dans les lettres que les femmes se distinguent. Chaque jour, nous apprenons une conquête imprévue du féminisme. La plus récente va mettre en joie les

(1) C'était la première fois qu'à la Sorbonne on voyait une femme dans une chaire de professeur. Aussi, un très nombreux public, attiré autant par la curiosité que par l'admiration, se pressait-il dans l'amphithéâtre. Le ministre de l'Instruction publique, M. Briand, retenu à la Chambre, n'avait pu, à son grand regret, assister à l'ouverture du cours de M^{me} Curie. En son absence, M. Appell, doyen de la Faculté des sciences, occupait le premier rang de l'auditoire. Très pâle dans le fourreau noir qui l'enveloppait, M^{me} Curie commença d'une voix douce et nette, sans geste, à parler de la structure atomique de l'électricité et de ses rapports avec la matière. Après d'elle, deux assistants manœuvraient des appareils à projection. Quand elle expliqua la théorie de la radioactivité et exposa les travaux de Becquerel d'où sont sorties « d'autres découvertes », l'éminente femme évita de se désigner elle-même et ne cita qu'une fois « monsieur Curie ». Puis, son cours terminé, et après avoir donné une vision de la petite lueur bleue du radium, M^{me} Curie se retira comme elle était apparue, modeste et simple, insensible aux applaudissements et aux ovations de son auditoire.

auteurs des revues de fin d'année : le directeur de l'Opéra-Comique a confié à une femme les fonctions de régisseur.

Nous étions habitués à considérer le régisseur d'un théâtre comme un personnage un peu rude. Les vaudevillistes nous l'ont souvent montré malmenant les figurants et les choristes. Ils lui prêtent même des expressions violentes, d'énergiques jurons. C'est pure médisance. Aujourd'hui, nous devons croire que le régisseur échange avec la troupe les propos les plus doux, puisqu'une femme peut remplir le poste de régisseur. Nous ne saurions admettre, en effet, qu'une femme prononçât les gros mots qui, jadis, semblaient nécessaires à cet emploi.

Je n'ai pas manqué de demander à une jeune actrice son opinion sur cette réforme. Cette artiste n'est pas encore illustre. La vérité m'oblige à confesser qu'elle n'a tenu jusqu'à présent que des rôles muets. Mais elle y a fait preuve d'une admirable conscience. Elle m'a déclaré qu'elle voyait avec plaisir une femme arriver au grade de régisseur : « D'abord, m'a-t-elle dit, nous pouvons toutes espérer que nous remplirons un jour ces fonctions. Après avoir subi, pendant de longues années, les reproches et les amendes, j'aurai peut-être la consolation de prononcer, à mon tour, ces paroles impérieuses : « Ma petite, vous êtes en retard : deux francs ! »... « Passez donc à droite, le grand imbécile du deuxième rang ! » C'est un aimable espoir. Je suis infiniment charmée en songeant que, si je deviens jamais régisseur — ou régisseuse — mon autorité s'exercera non seulement sur les marcheuses, mais sur les figurants : je donnerai des ordres au sexe fort. En attendant que je goûte un tel bonheur, je serai heureuse d'entendre une de mes sœurs commander des hommes. C'est comme si l'une de nous devenait, dans un régiment, sergent ou même adjudant : c'est flatteur. »

* * *

— Non, monsieur ! Il n'est pas vrai qu'on envoie si facilement les soldats aux compagnies de discipline !

— Mais, monsieur, il y a des faits...

— Ce sont des exceptions, monsieur !

— Mais, monsieur !

— Quoi, monsieur ?

Ces répliques aigres-douces s'échangent dans les couloirs du théâtre Antoine après la première représentation de *Biribi*. Pendant quelques jours on ne parlera, dans les salons, que des compagnies de discipline et des souffrances que les militaires y endurent. Les auteurs de *Biribi* reconnaissent que, depuis quelques années, des supplices odieux ont été supprimés ; mais ils demandent qu'on n'envoie plus au bain militaire ceux qui n'ont commis des fautes que contre la discipline. Il est probable que leur cri de pitié sera entendu.

Tout en rendant justice à leur générosité, il convient d'observer que les officiers font tous leurs efforts pour ne pas diriger vers les compagnies de discipline les hommes qu'ils ont sous leurs ordres. Quand je faisais mon service militaire, j'avais pour camarade de chambrée un ivrogne qui ne comptait plus ses mois de salle de police et de prison. Il s'éloignait de la caserne sans permission et il restait absent pendant plusieurs jours ; il revenait au moment précis où il allait être considéré comme déserteur. On lui évita toujours la comparution devant un conseil de corps qui l'aurait expédié en Afrique. Un soir, affolé par l'alcool, cet individu leva la main sur un adjudant qui était sévère. L'adjudant lui rendit sa gifle et, le lendemain, il lui dit : « Si la scène d'hier avait eu des témoins, j'aurais été obligé de porter plainte et vous étiez perdu, mon garçon. »

* *

A l'exposition des chrysanthèmes. Devant les fleurs échevelées et folles aux nuances d'or, de bronze, de cuivre, parlent les élégantes :

— C'est tout le Japon, ma chère, et c'est aussi la mélancolie de l'automne.

— Oui, ces fleurs sont merveilleuses ; mais je leur préfère les chrysanthèmes plus simples qui s'amoncellent sur les petites voitures des marchands dans les rues de Paris. C'est un enchantement que ces gerbes d'argent et de feu.

— Vous partez déjà ?

— Mais, ma chérie, vous venez avec moi : nous allons toutes au Collège de France entendre l'historien italien Ferrero. C'est un admirable savant. D'abord il est jeune et ses yeux sont étranges sous les verres de ses lunettes légères, à la monture d'or.

— Il évoque l'antiquité latine avec une telle ingéniosité qu'on croit entendre un roman. Il possède d'extraordinaires détails sur Cléopâtre.

— Et aussi sur Julie. C'est un homme charmant. J'ai dîné avec lui chez les Panfremd.

— Il est très parisien. Il est allé à l'Odéon examiner les décors de *Jules César* et il s'en est déclaré satisfait.

— Tiens ! Voici Blanche Simplette.

— Blanche ! Blanche ! Vous verrez un autre jour cette exposition. Nous vous enlevons. Nous allons entendre Ferrero.

— Oh ! non ! je n'aime pas les ténors italiens.

— Mais ce n'est pas un ténor, Blanche : c'est un professeur.

— Un professeur italien, comme Caro que nos mères ont adoré ?

— Mais Caro n'était pas Italien, ma chérie.

— Je ne sais plus, moi : Ferrero ! Caruso ! Caro ! Je m'y perds !

NOZIÈRE.

UN GRAND CRITIQUE Russe

Le premier, en date et comme valeur, critique d'art russe, Vladimir Stassov, vient de mourir, à Saint-Petersbourg, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On peut dire qu'il n'est point d'autre exemple, dans aucun pays, d'un esprit critique qui ait possédé au même degré que lui l'universalité de science dans les divers domaines de l'esthétique : peinture, sculpture, musique, architecture, les arts appliqués, l'archéologie, l'ethnographie, l'histoire de l'art et de la littérature, etc., etc. Durant près de soixante ans (son premier article, sur Berlioz, date de 1847), il nota, expliqua, suivit avec une attention soutenue tous les faits saillants de la vie artistique russe, encourageant, exaltant, découvrant parfois les nouveaux talents, les chaperonnant avec une sollicitude touchante. C'est à son discernement et à sa protection avertie qu'on doit notamment la révélation d'artistes comme Antocolsky, le plus grand sculpteur russe, de Répine, le plus vigoureux et le plus personnel parmi les peintres, du compositeur Serov, de Borodine, l'un des chefs de la nouvelle école musicale, et de bien d'autres. Il fut le premier et longtemps l'unique historiographe du grand Glinka, l'ami, le confident et le biographe des peintres Brullov, Ivanov, Verestchaguine, Pérov, Kramskoi, Gay, V. Vasnetsov ; des compositeurs Dargomijsky, Moussogorsky, Cui, Rimsky-Korsakov, et, parmi les artistes étrangers, de Franz Liszt.

Les noms que je viens de citer indiquent assez l'éclectisme des opinions de Stassov. La raison en est à ce que sa préoccupation essentielle fut de favoriser le talent, quelle que fût l'école dans laquelle l'artiste se rangeait. Et cependant, il fut toujours avec les novateurs, bataillant à leur tête avec chaleur, voire avec une fougue intranquillante. Cette apparente contradiction s'explique par la durée exceptionnelle de sa carrière littéraire à une époque où l'art purement national naquit et prit un essor prodigieux en Russie, et par le tempérament enthousiaste et toujours jeune du critique. C'est ainsi qu'il était entraîné et entraînait les autres dans chaque nouveau courant qui se manifestait dans la vie des arts.

Pour caractériser l'homme et l'influence dont il jouissait dans les milieux artistiques de Saint-Petersbourg, on me permettra de citer un court passage de la page nécrologique déposée sur la tombe de Stassov par l'un de ses amis, Elie Gunsbourg, le meilleur élève d'Antocolsky et devenu à son tour un maître sculpteur :

« J'ai connu cet homme d'une rare bonté pendant



Le compositeur Rimsky-Korsakov. Le chanteur Challapine. Le compositeur César Cui. Stassov. Le chanteur Blumenthal. M^{me} Savina, artiste dramatique.
 Une soirée musicale chez le célèbre critique d'art Stassov, à Saint-Pétersbourg. — Phot. Bulla.

trente-cinq ans, et je suis heureux d'avoir pu assister à cette existence, dont tous les actes et toutes les pensées étaient pénétrés d'amour pour l'homme et la libre manifestation de sa faculté créatrice. « Que tu es heureux de pouvoir vivre à Saint-Pétersbourg, auprès d'un ami comme V. Stassov, m'écrivit un jour de Paris Antokolsky. Tu ne trouveras nulle part une aussi grande âme. » A son tour, Anton Rubenstein me disait : « Même ses adversaires conviennent que son affection et sa bonté pour les jeunes talents sont sans exemple. Son réel mérite, son don particulier est de les deviner et de les pousser, et lui seul possède ce don. » C'est ce que me répétait également, presque dans les mêmes termes, Tchaïkovsky. En effet, tout ce qui était jeune, bien doué, passionné pour l'art, sans distinction de race ni de classe, se portait de tous les points de la Russie vers cet homme serviable qui ne ménageait ni son temps ni ses efforts pour venir en aide à ceux qui en avaient besoin. »

Grâce à sa vaste érudition et à l'abondance des documents d'art précieux que recèle la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg dont Stassov fut l'un des bibliothécaires, il enrichit la science esthétique, l'ethnographie et l'archéologie de travaux d'une haute valeur et qui

resteront. Je ne citerai, parmi les centaines de ses articles et ouvrages, que son œuvre capitale : *l'Ornementation slave et orientale d'après les manuscrits du IV^e au XIX^e siècle*, accompagnée de nombreux dessins, et qui est le fruit de trente ans de recherches dans les bibliothèques et musées de toutes les principales villes de l'Europe.

Ce bref aperçu de la vie et du labeur constant de cet homme de bien et de progrès indique suffisamment la

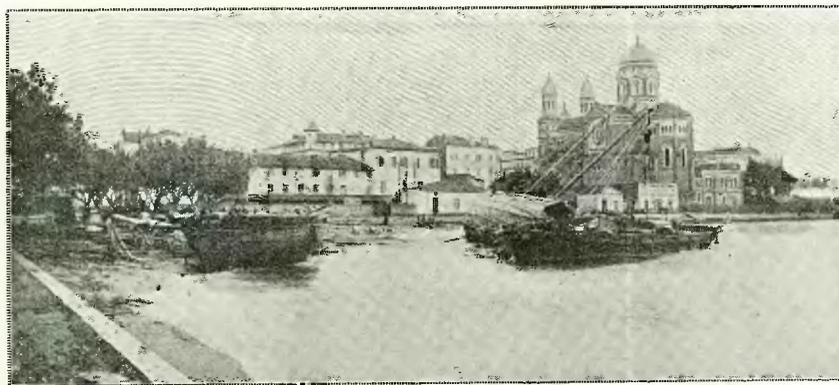
place qu'il occupa dans l'art et la science en général, et dans l'art et la science russes en particulier.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY.

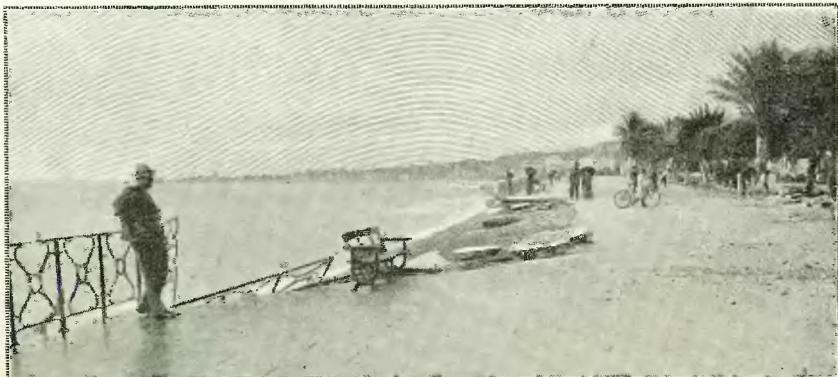
UNE TEMPÊTE SUR LA COTE D'AZUR

La tempête qui, dans la journée du 31 octobre, s'est déchaînée sur le littoral méditerranéen a cruellement éprouvé la Côte d'Azur, privilégiée d'ordinaire par la clémence des éléments.

A Nice, notamment, la mer démontée a, sous la poussée violente de la rafale, envahi le rivage, inondé la célèbre promenade des Anglais et les rues voisines, renversant, dévastant tout de ses lames furieuses. Cet ouragan exceptionnel (la région n'en connaissait pas de pareil depuis 1882) a d'ailleurs sévi sur toutes les localités riveraines : Cannes, Beaulieu, Saint-Jean, Saint-Raphaël, Monaco, et causé des dégâts évalués à plusieurs millions. Le désastre s'est aggravé de sinistres maritimes. A Cannes, les yachts, les embarcations de plaisance, les barques de pêche, les bateaux marchands qui se trouvaient dans le port ont beaucoup souffert : plusieurs ont été jetés à la côte, coulés ou brisés.



A SAINT-RAPHAEL. — Barques jetées à la côte. — Phot. Bandieri.

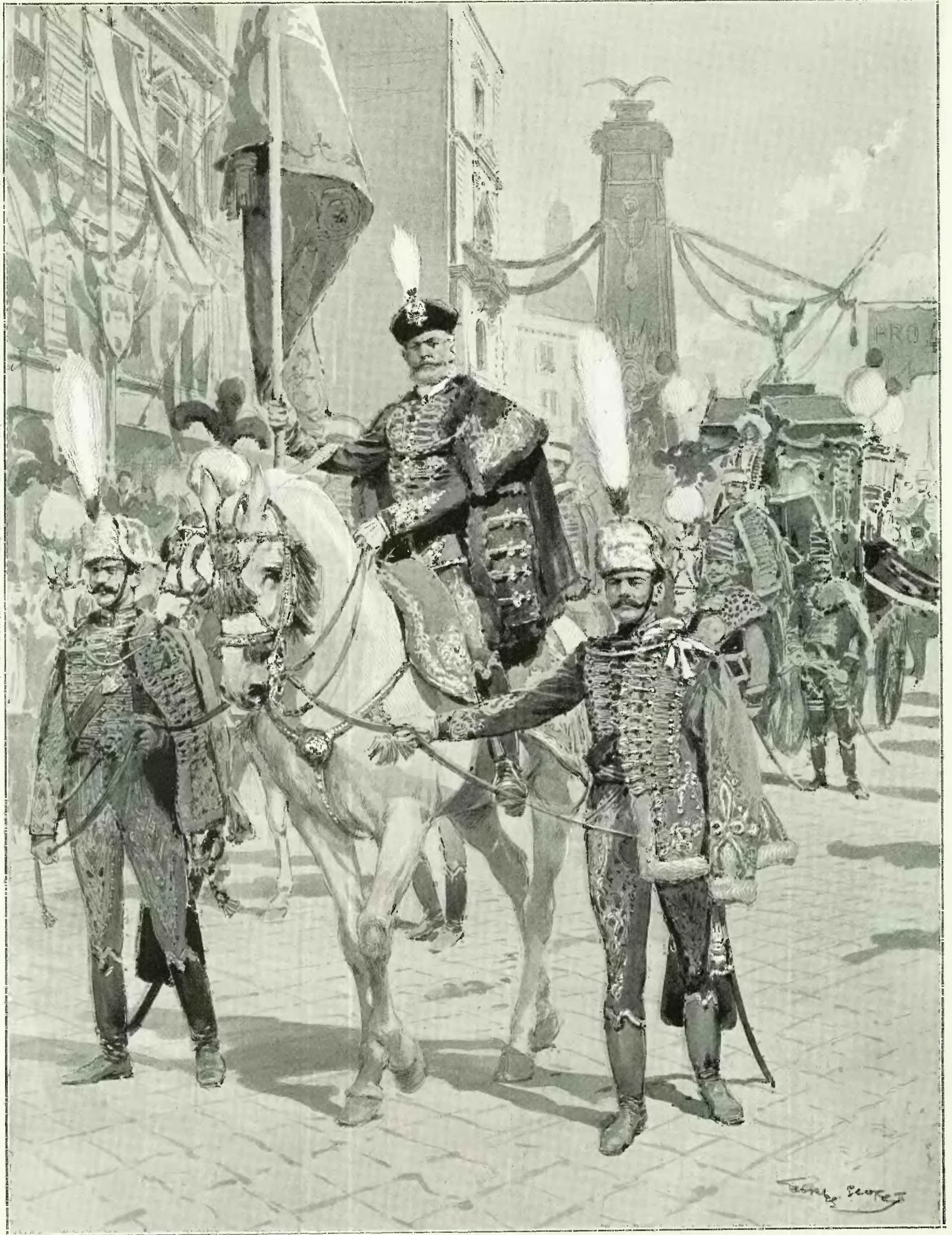


A NICE. — Une brèche de cent mètres sur la promenade des Anglais.



A NICE. — La promenade des Anglais après la tempête.

Photographies Cawtn.

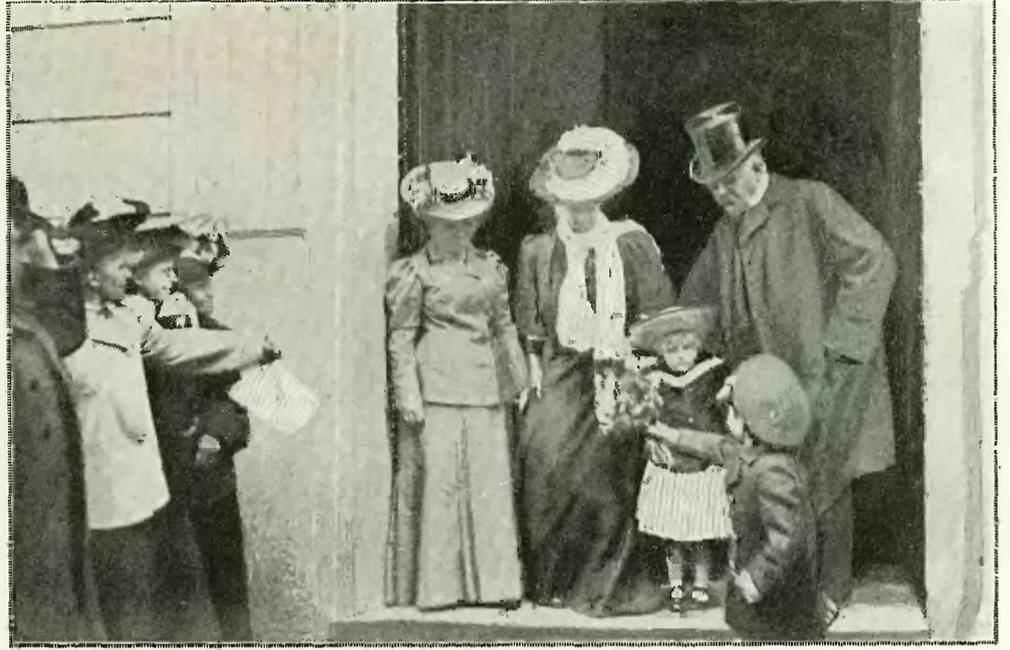


LE RETOUR A BUDAPEST DES CENDRES DE RAKOCZY. — Le cortège des magnats conduisant le char portant le cercueil à la basilique Saint-Etienne. — *Dessin de Georges Scott, d'après les photographies de nos correspondants.*

Après avoir reposé pendant deux siècles en terre étrangère, les ossements de François II Rakoczy, retrouvés dans l'église des Lazaristes, à Constantinople, viennent, après de longues négociations, d'être ramenés à Budapest, et, en même temps, ceux de ses compagnons d'exil, Joseph Rakoczy, le comte Antoine Esterhazy, le comte Nicolas Bercsényi et son épouse, la comtesse Christine Csaky, Nicolas Sibriks et Emerik Thokolys. A Orsova, à la frontière hongroise, commença pour les six cercueils un voyage triomphal, le train qui

les portait s'arrêtant dans les principales villes afin de permettre à la foule de manifester son enthousiasme.

L'entrée à Budapest se fit avec une pompe splendide. Les cortèges, en Hongrie, sont toujours incomparables : celui qui conduisit de la gare de l'Est à la basilique Saint-Etienne les dépouilles de Rakoczy et de ses compagnons fut digne de la réputation de magnificence des magnats hongrois, les plus luxueux cavaliers du monde.



Les princes Georges et Frédéric-Christian de Saxe à la gare de Munich, arrivant de Dresde, le 25 octobre. — Photographies Dietrich.

L'ex-princesse de Saxe et sa fille, la petite princesse Monica, saluées par le baron de Friesen sur le seuil de la légation de Saxe et acclamées par le public.

L'ENTREVUE DE L'EX-PRINCESSE ROYALE DE SAXE ET DE SES FILS A MUNICH

Depuis sa retentissante aventure et son divorce, l'ex-princesse royale de Saxe, portant désormais le nom de comtesse de Montignoso, n'avait pas revu ses deux fils, aujourd'hui âgés de quatorze et treize ans : les princes Georges et Frédéric-Christian, dont l'aîné est devenu kronprinz en même temps que son père devenait roi de Saxe. Certes, le sourire de la petite princesse Monica, sa fille, née dans l'exil, peu de temps après l'irréparable rupture, adoucissait l'amertume de son sort ; mais il ne pouvait lui faire oublier les chers absents. D'abord inexorable, le roi de Saxe a compris que, malgré ses légitimes griefs contre l'épouse, il aurait mauvaise grâce à venger davan-

tage sur la mère les injures du prince royal, et que le moment était venu d'un geste de clémence. A la veille de quitter Dresde pour aller assister, à Cannes, au mariage de son frère, il a enfin autorisé une entrevue qui a eu lieu à Munich, le 25 octobre. Le matin même de ce jour, les deux jeunes princes, accompagnés de leur gouverneur militaire, le major O'Brien, débarquaient à la gare, où les attendait le baron de Friesen, ministre de Saxe en Bavière, qui les conduisit à la légation.

C'est là qu'un peu plus tard, de l'hôtel Continental, une voiture de louage amenait, avec la grande-duchesse de Toscane, sa mère, et la mignonne

princesse Monica, la comtesse de Montignoso, en une toilette d'une élégante sobriété.

L'entrevue de la mère et de ses fils, au bout de quatre ans, fut, dit-on, fort émouvante; mais, les premières effusions échangées, le déjeuner de famille à la table du ministre en rompit vite l'intimité. Bientôt, il fallut se séparer, le cœur gros, les yeux humides, sans pouvoir préciser la date du revoir...

Reconduite jusqu'au seuil par le baron de Friesen, la comtesse, à qui ses fils avaient offert un bouquet d'œillets rouges, eut peine à maîtriser son émotion devant une cinquantaine de personnes réunies pour la saluer et l'acclamer.

DANS LE SUD-ORANAIS : BENI-ABBÈS

L'attention générale est attirée en ce moment vers le Sud-Oranais où des événements importants pourraient bien se produire d'ici peu.

Depuis plusieurs mois déjà, les Chorfas du Tafilalet, noblesse religieuse qui fait remonter ses origines au Prophète, prêchent la guerre sainte contre les Français, et, à l'heure actuelle, d'après des renseignements dignes de foi, toutes les tribus Berabers n'attendraient que la fin du ramadan, 20 novembre, pour se concentrer vers le Guir en un point situé à une centaine de kilomètres à l'ouest de Bechar. De là, ces tribus, constituées en fortes harkas, se jetteraient sur nos postes militaires de la frontière marocaine, en entraînant avec elles la puissante tribu des Doui-Menia, très indécise pour l'instant.

Le gouvernement français, informé à temps, a pris les mesures nécessaires pour parer à toute surprise. Les troupes des postes du Sud, qui avaient atteint le terme de leur séjour dans les régions sahariennes et qui devaient être relevées ce mois-ci, ont été maintenues sur place jusqu'à nouvel ordre et ont été renforcées par les détachements venus pour les relever. En outre, des renforts et des approvisionnements ont été concentrés à Beni-Ounif et à Bechar, point terminus de la voie ferrée, où se trouve actuellement le général Lyautey. Il est donc peu probable que les Berabers se risquent à attaquer ces deux postes fortement garnis de troupes. Leur attaque, si elle doit avoir lieu, se produirait vraisemblablement plus au sud, soit contre Taghit, soit de préférence contre Beni-Abbès, notre poste le plus avancé dans le Sahara, par conséquent le plus isolé.

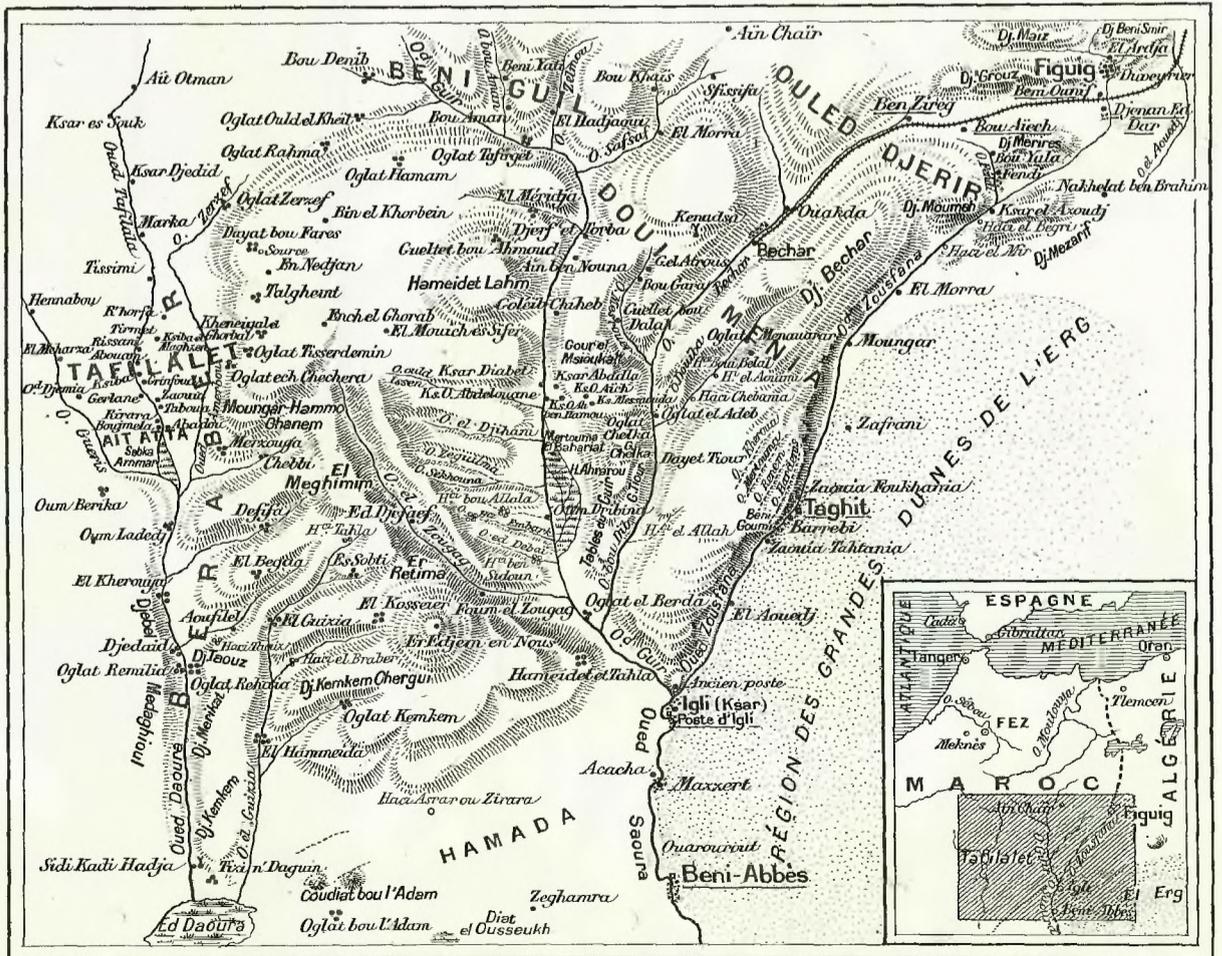
Ce poste de Beni-Abbès se trouve à 200 kilomètres au sud de Bechar, exactement sous le 30° parallèle. Il est établi à la lisière d'un plateau rocheux qui surplombe la vallée de la Saoura au fond de laquelle s'étend, sur un kilomètre environ, l'oasis de Beni-

Abbès. Au nord, au sud, à l'est, son horizon est borné par les grandes dunes de l'Erg, région aride et quasi mystérieuse ; vers l'ouest, c'est le désert de pierres de la Hamada.

La création du poste remonte à avril 1901, époque où la colonne du général Risbourg descendit vers le Gourara. Ce fut une compagnie du 2^e tirailleurs, laissée en arrière pour protéger les com-

munications de la colonne, qui commença les premières constructions. Huit mois plus tard, en décembre 1901, cette compagnie fut remplacée par deux autres compagnies du même régiment qui firent table rase des gourbis primitifs et commencèrent les constructions de la redoute actuelle, constructions qui, depuis, furent sans cesse améliorées pour le plus grand confort de soldats qui subissent des températures variant de - 3 degrés l'hiver à + 50 degrés à l'ombre l'été. Les logements sont spacieux, aé-

rés, et, pour la plupart, munis de vérandas et de double toiture. Le seuil de la falaise est occupé par les pavillons, le cercle des officiers, la poudrière et les postes de vigies. Tout le long de ces constructions court une galerie-véranda avec, de-ci de-là, des terrasses d'où le regard s'étend très au loin sur la région et d'où l'on jouit d'une vue vraiment splendide sur la vallée, l'oasis et les grandes dunes. C'est sur ces terrasses que l'on déjeune l'hiver, au soleil, et que l'on dîne l'été, sous les étoiles.



La première carte détaillée de l'Extrême-Sud-Oranais

La garnison actuelle se compose d'une compagnie de tirailleurs et de la compagnie saharienne de la Saoura; les services du train, de l'artillerie, des subsistances y sont représentés par quelques soldats seulement. Le troupier français, livré à ses propres moyens dans un pays où les ressources sont rares, devient nécessairement débrouillard; aussi la garnison de Beni-Abbès, isolée au désert, s'est-elle ingéninée à se rendre l'existence supportable. Indépendamment des perfectionnements apportés aux habitations, des jardins ont été créés, et, au plus grand ébahissement des indigènes qui ne récoltent que des dattes, des courges, du mil et du sorgho, la garnison française cultive avec succès des pommes de terre, des carottes, des choux, de la salade,



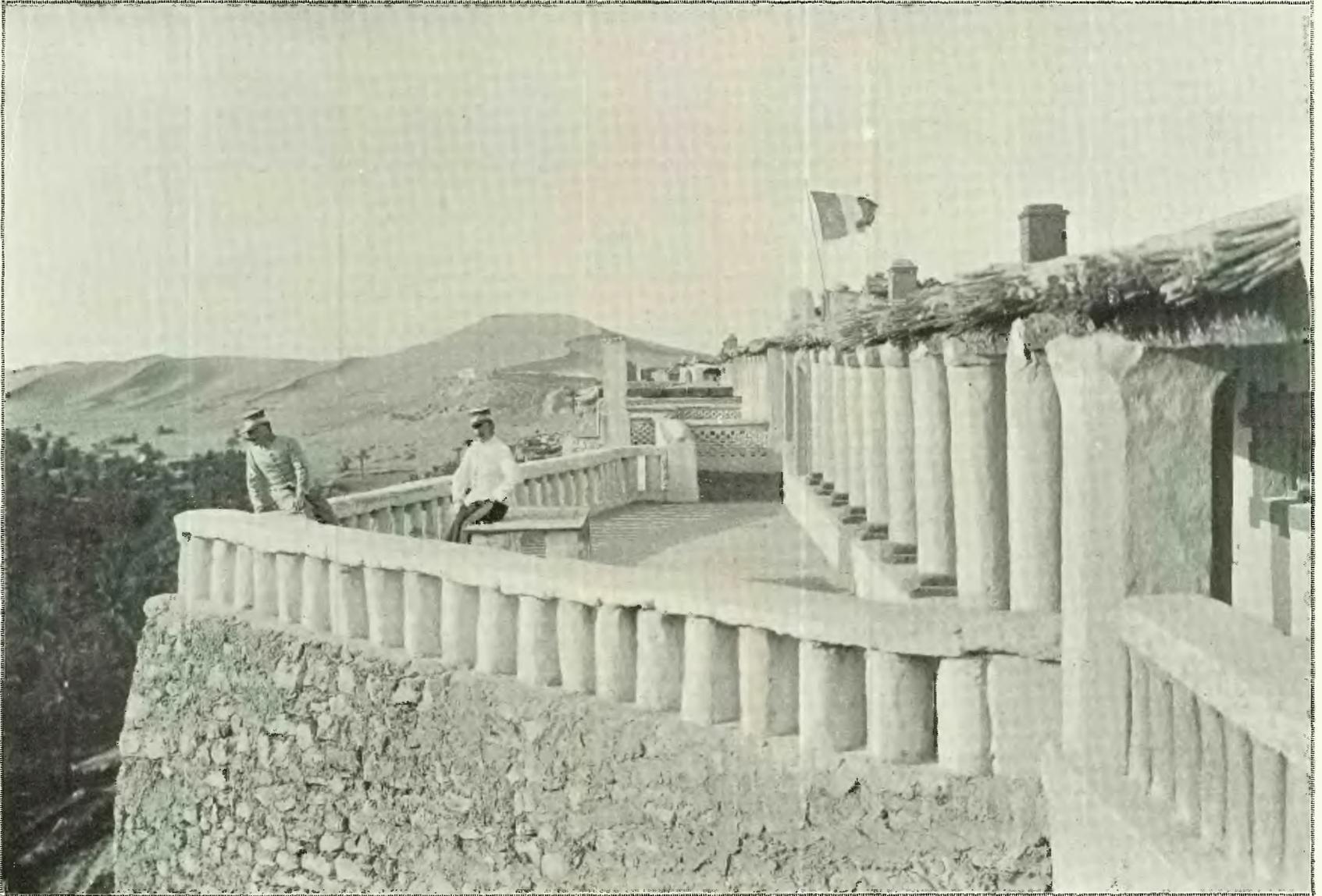
Une compagnie du 2^e tirailleurs en reconnaissance dans l'Erg, près de Beni-Abbès.
DANS LE SUD-ORANAIS

des tomates, des salsifis et même de la vigne. Des volailles apportées non sans peine à dos de chameau se sont très bien acclimatées et donnent des produits fort appréciés. Enfin, le commandement, soucieux d'éviter aux soldats la monotonie de l'existence, d'où naissent fatalement l'ennui et la nostalgie, les entretient en bonne santé par des exercices militaires intéressants et variés : tirs, promenades en armes, reconnaissances dans un rayon de 20 kilomètres autour du poste, etc. On pratique également beaucoup la nouvelle méthode de gymnastique attrayante : sports physiques et jeux.

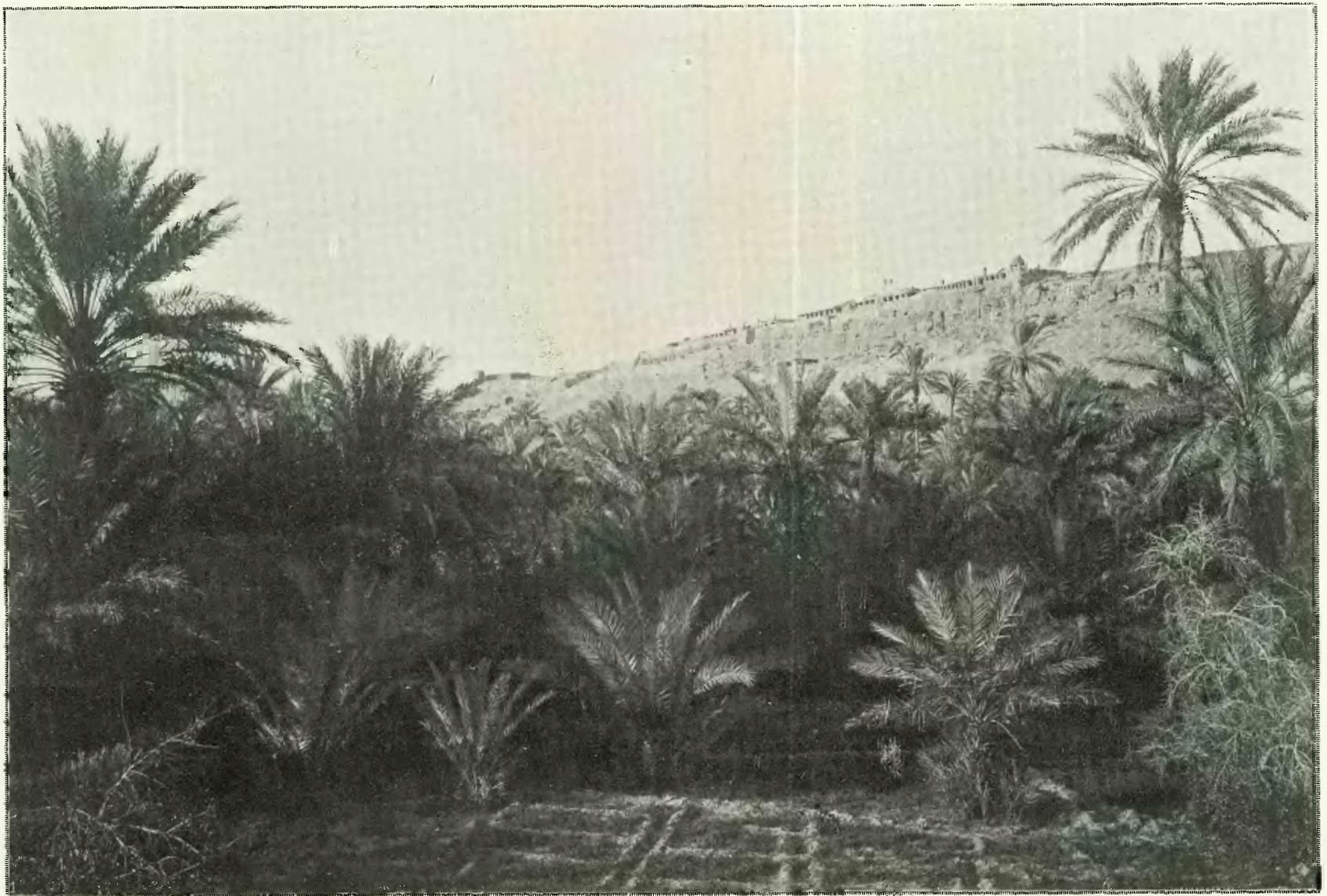
Aussi le résultat de ces diverses occupations et distractions entretient-il des soldats vigoureux, gais, dispos, alertes de corps et d'esprit, toujours sur le « qui-vive », dans une contrée sans cesse parcourue par des bandes de pillards marocains, constamment en quête de quelque méfait à commettre et qui n'attendent qu'une occasion pour assaillir nos postes.

Mais la garnison de Beni-Abbès a conscience de son rôle de sentinelle avancée : elle veille. Nul doute que, si elle est jamais attaquée, elle n'inflige une leçon sanglante à nos ennemis et n'ajoute un brillant fait d'armes aux glorieux exploits de l'armée d'Afrique, qui n'en est plus d'ailleurs à les compter.

E. ROUFFET.

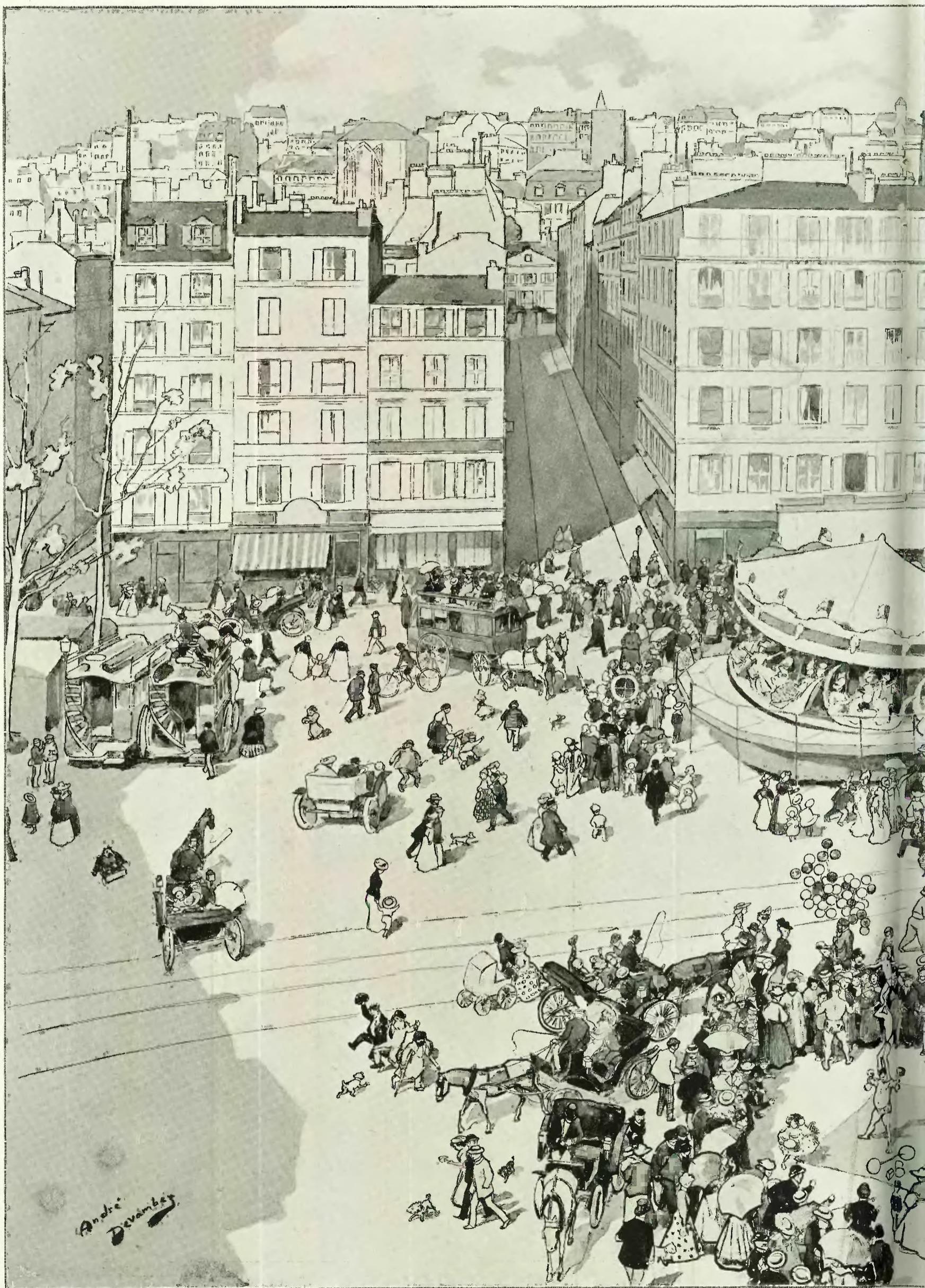


La terrasse du poste de Beni-Abbès. (Au loin, les grandes dunes.)



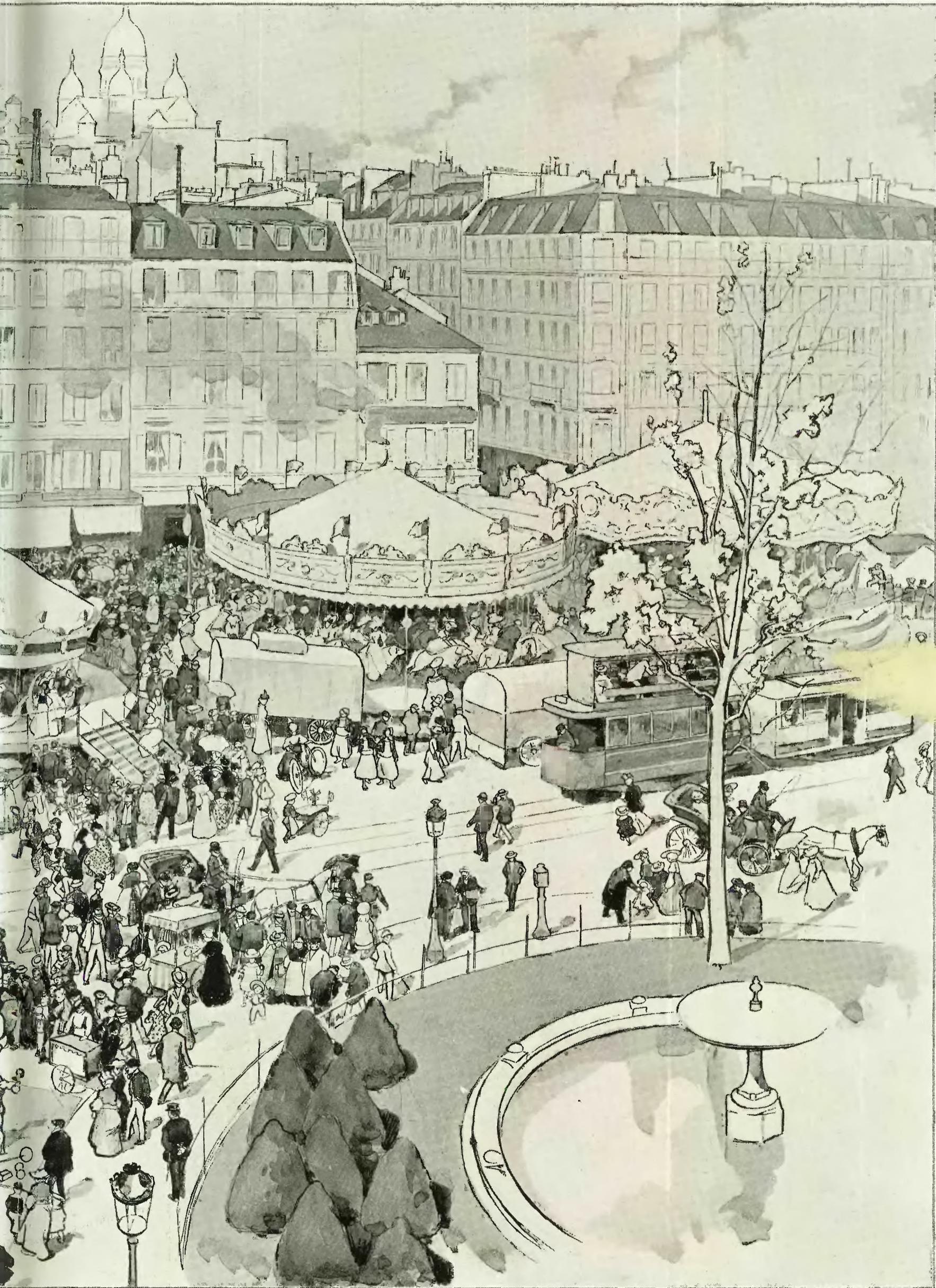
Le poste de Beni-Abbès vu du fond de la vallée.

DANS LE SUD-ORANAIS : LE PLUS AVANCÉ DE NOS POSTES MILITAIRES



LA PLACE PIGALLE PENDANT

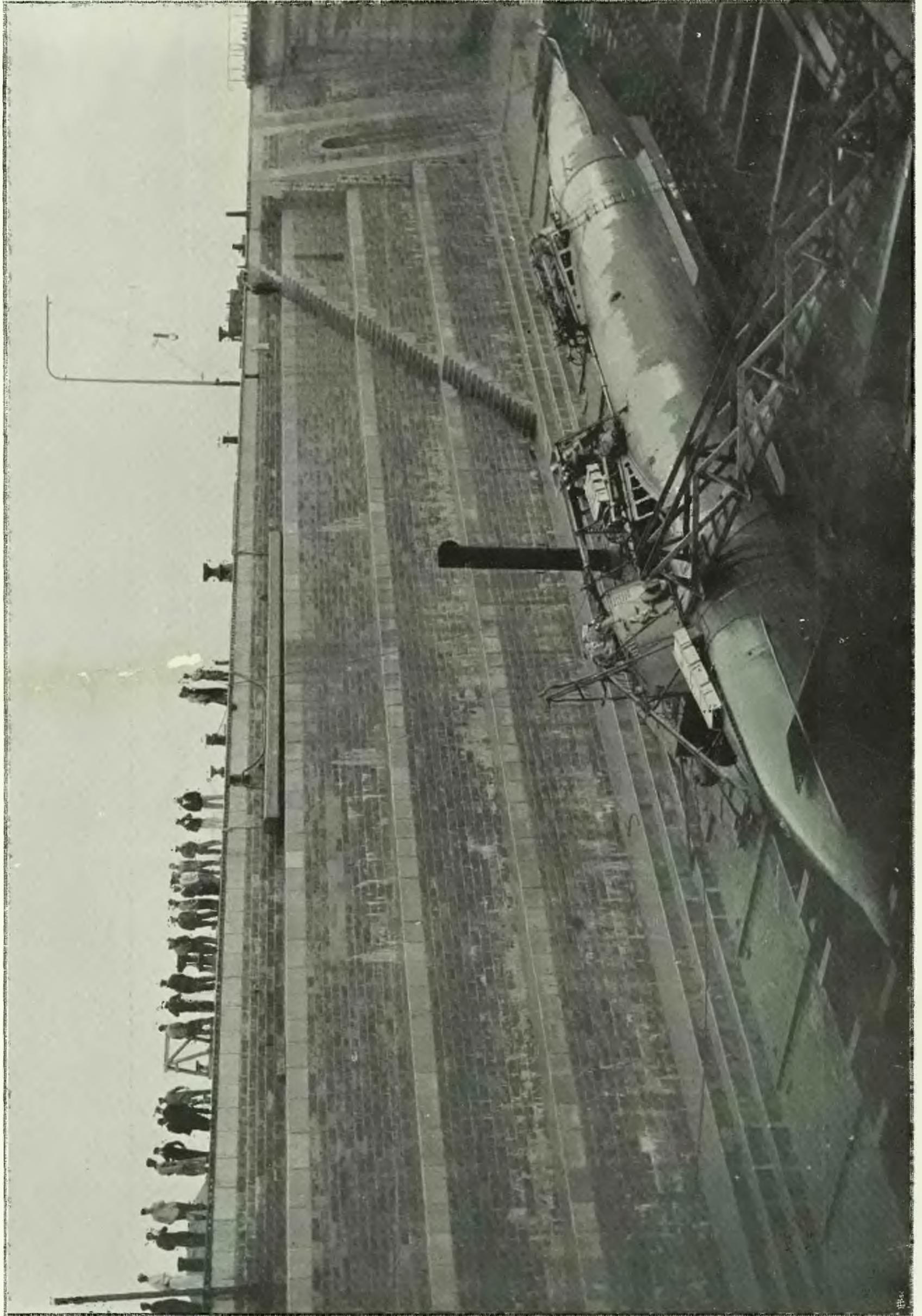
Composition originale d'



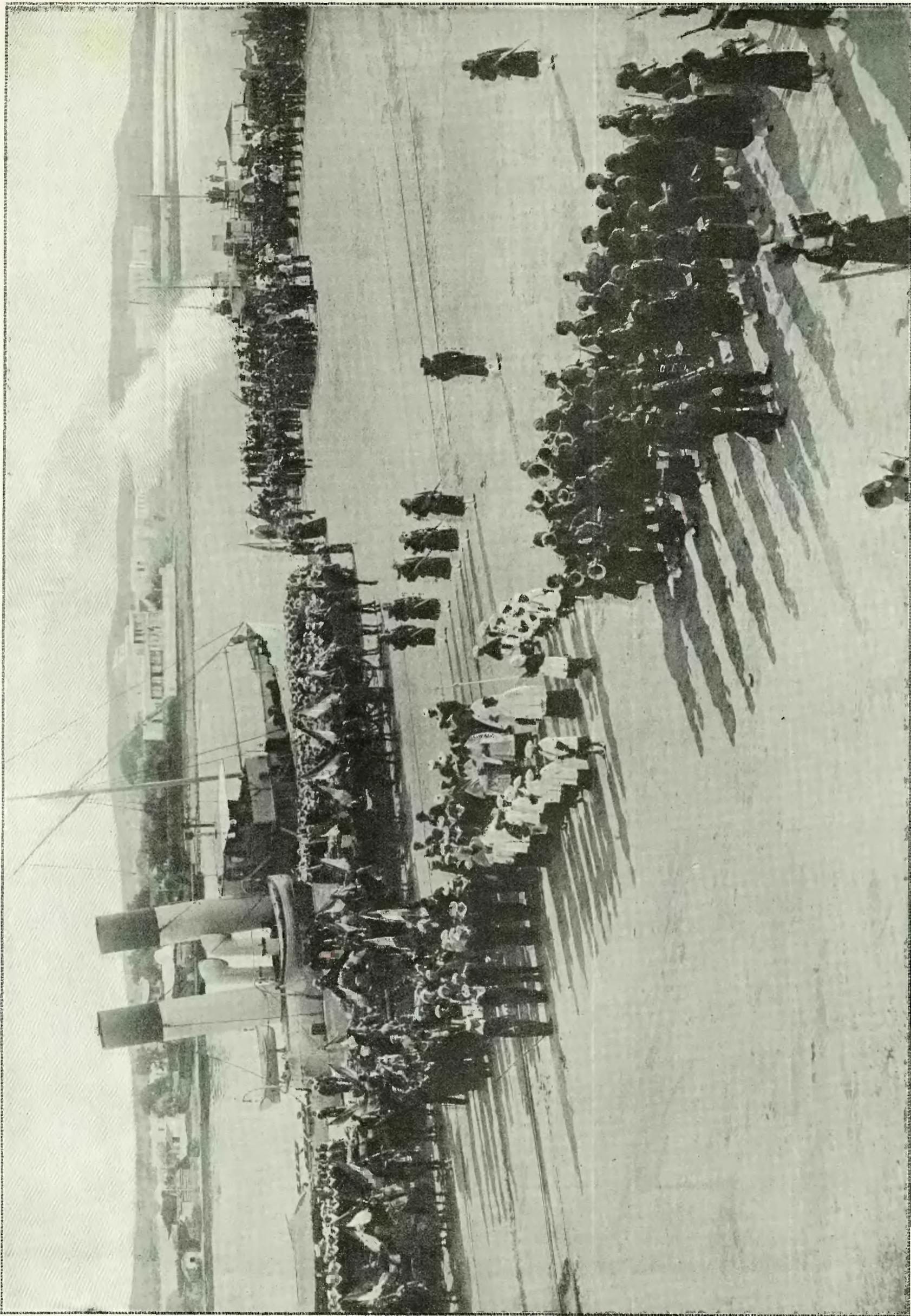
LA FÊTE DE MONTMARTRE

originale d'André Devambez.

Une de ces fêtes foraines qui, toute l'année durant, « font » successivement les boulevards dits extérieurs avant l'annexion à Paris d'une ceinture de communes suburbaines. Actuellement, c'est le tour de Montmartre. Là, plus qu'ailleurs encore, le tableau offre, en raison du cadre, un aspect caractéristique. Observé de quelque atelier de la place Pigalle, par l'œil subtil d'un artiste habile, comme Devambez, à percevoir aussi bien les moindres détails typiques que la physionomie pittoresque de l'ensemble, il compose une curieuse synthèse où, tenaces, des vestiges de la foire de jadis survivent parmi les modernités du vingtième siècle.

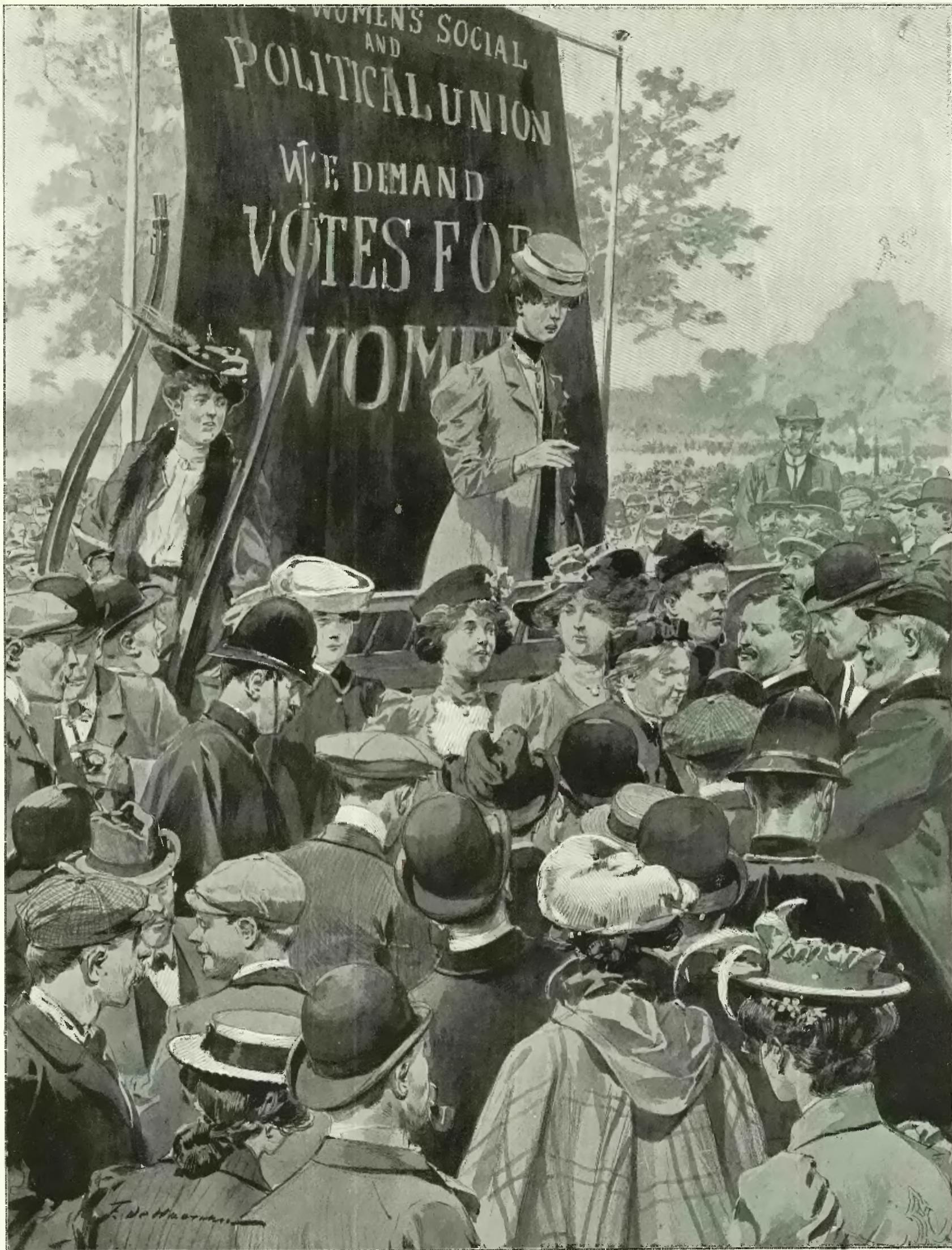


L'ÉPAVE DU " LUTIN " DANS LE BASSIN DE RADOUB DE SIDI-ABDALLAH. — *Phot. Garrigues.*



LES FUNÉRAILLES DES VICTIMES DU "LUTIN" A BIZERTE. — Le départ du convoi funèbre après le débarquement des cercueils amenés de Sidi-Abdallah par le "Cyclope". — Phot. Garrigues.

Les malheureuses victimes de la catastrophe du Lutin dorment maintenant sous la terre natale leur dernier sommeil. Retirés du navire dans le bassin de Sidi-Abdallah, où le Lutin avait été amené, les corps furent conduits, le matin du mardi 30 octobre, par le remorqueur Cyclope, escorté des contre-torpilleurs Dumois, Tramontane, Borée, Rafale et de la chaloupe Iskeul, à l'arsenal de Bizerte, où un service funèbre fut célébré par Mgr Combes, archevêque de Carthage, dans l'un des ateliers transformé en chapelle ardente. Une cérémonie pareille se renouvela à Marseille, où le paquebot Saint-Augustin les avait amenés. Puis chacun des marins a été transporté dans le pays de sa famille.



LE FÉMINISME EN ANGLETERRE. — Une manifestation de "suffragettes" à Hyde Park.

Dessin d'après nature de F. de Haenen.

Les femmes qui, en Angleterre, réclament, par tous les moyens en leur pouvoir, le droit au vote politique, comme les hommes, les « suffragettes », ainsi qu'on les a baptisées, continuent à revendiquer et à manifester de la façon la plus bruyante. A l'ouverture du Parlement, dix d'entre elles, les plus acharnées, se faisaient arrêter, dans le palais même, et emprisonner pour avoir, en leurs démonstrations, passé les bornes permises dans ce pays de liberté. Depuis deux dimanches, leurs amies et tenantes se réunissent, à Hyde Park, en des meetings très mouvementés, pour demander leur mise en liberté. Leur tribune

aux harangues, c'est un simple camion, dont on a dételé le cheval, et sur lequel flotte une bannière portant écrits le titre de l'association et le but qu'elle se propose : « Union politique et sociale des femmes. Nous demandons le vote pour les femmes ». Tour à tour, les « oratrices » grimpent sur le véhicule et prononcent des discours enflammés contre le sexe laid et en faveur du suffrage féminin. Chose curieuse, d'ailleurs, l'auditoire se compose, pour la majeure partie, d'hommes, — les tyrans ! Mais, jusqu'à présent, l'autorité a tenu bon et les délinquantes gémissent toujours derrière les murs de Holloway Castle.

Désespérance (M^{lle} Brille).

Judas (M. de Max).

UNE SCÈNE DU " VRAY MISTÈRE DE LA PASSION " AU THÉÂTRE DE L'ODÉON

Dessin d'après nature de Léon Fauret.

Au public des matinées classiques de l'Odéon, M. Antoine compte enseigner, de la bonne manière, l'histoire du théâtre en France. Ainsi, le premier spectacle donné fut *le Vray Mistère de la Passion* que composa, vers 1450, Arnoul Gréban. Pour rappeler les origines religieuses de notre théâtre, qui est né dans l'Eglise même, M. Antoine a placé ce *mistère* dans une cathédrale, et il a conservé la naïveté de la mise en scène : l'arbre auquel va se pendre Judas est bien petit, mais la mort du mauvais apôtre n'en est pas moins tragique. La terrible voix de *Désespérance*, la créature infernale, lui annonce qu'il n'y a plus de salut pour lui sur terre ni dans l'autre monde, et Judas se tue. Cette scène a été acclamée ;

mais tout le drame, douloureux et divin, a profondément ému les spectateurs qui, après avoir écouté pieusement l'enseignement de Jésus, ont gémi de son agonie au jardin des Oliviers et pleuré devant le supplice de la croix. M. Antoine a donné aux personnages du *mistère* les costumes du moyen âge : ce fut comme une suite de tableaux de sainteté tels que les peignaient les primitifs. MM. Gailly de Taurines et de la Tourasse ont très heureusement allégé et clarifié l'œuvre compacte d'Arnoul Gréban ; mais ils ont conservé au vieux langage toute sa saveur. Notre collaborateur Nozière, dans une conférence solide et agréable, a préparé le public à goûter ce beau et rare spectacle.

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

À ceux de nos compatriotes qui ne seraient point persuadés que la Chine est un pays charmant, je conseille fort de lire *le Chinois de mademoiselle Bambou*, l'œuvre pleine d'humour de M. Charles Pettit (Calman-Lévy, 3 fr. 50). Le Chinois de M^{lle} Bambou, Cheng-Ta-Fan, est un doux et paresseux lettré qu'un ordre impérial arracha à la sérénité de son yamen et expédia au Japon pour y étudier les mérites de la civilisation occidentale. Cheng-Ta-Fan, on le conçoit, est arrivé à Tokio de fort méchante humeur. Au surplus, ce que, en cours de route, il a déjà pu voir de la civilisation des « diables de la mer » l'a suffisamment dégoûté pour lui enlever le désir de pousser plus avant son enquête. Et chez son hôte, M. Takata — l'agent japonais chargé de piloter le Chinois et de « surveiller » son rapport à Péking — Cheng-Ta-Fan passe ses journées à somnoler dans un vieux fauteuil de dentiste dont il apprécie le confortable. Cependant, lorsqu'il s'est laissé séduire par les grâces de M^{lle} Bambou, la plus chauvine des gueshas — et Dieu sait si les gueshas du Japon sont chauvines ! — Cheng-Ta-Fan se décide à sortir de son fauteuil et à se laisser conduire dans les différents établissements où on lui explique les institutions d'importation européenne. Mais ce qu'il voit et ce qu'on lui dit ne convainc nullement Cheng-Ta-Fan de la supériorité des innovations d'Occident sur les antiques traditions chinoises. Et, certes ! il a beau jeu, le bon philosophe, à démolir doucement, en des raisonnements qui ne sont pas tous des paradoxes, les nobles phrases, les formules connues, les inaltérables clichés sur la liberté, l'égalité et la fraternité, que les Japonais ont empruntés, en même temps que leur chapeau haut de forme et leur redingote, à nos orateurs politiques. On devine ce que, malgré les efforts de M. Takata, sera le rapport de Cheng-Ta-Fan et c'eût été assurément pour nous un régal de plus que de pouvoir feuilleter, d'un bout à l'autre, ce savoureux document.

Il nous importe peu de savoir si le roman de M. Edouard Quet : *En correction* (Fasquelle, 3 fr. 50), est un livre à clef et si la maison de correction et de refuge de M. Lavaret n'exista pas uniquement dans l'imagination de l'auteur. Ce que nous retiendrons seulement dans l'ouvrage de M. Quet, c'est le réquisitoire — un réquisitoire tout à fait sévère et qui n'admet guère de circonstances atténuantes — contre les maisons de correction, les « birbis des mioches ». M. Quet a eu raison d'insister sur l'excessive facilité avec laquelle les parents, usant d'un droit de correction trop absolu, peuvent, sous de faibles prétextes, faire enfermer des enfants qui gênent leur vie. Que la maison de correction soit un mal, nul ne doute sérieusement de cette vérité-là. Reste à prouver que c'est un mal nécessaire. Le livre de M. Quet n'aidera pas à faire cette preuve.

Citons encore : *Un petit monde d'autrefois*, une œuvre excellente d'Antonio Fogazzaro (traduction Gladès, Hachette, 3 fr. 50), où l'on trouve plusieurs des personnages qui évolueront dans *le Saint*, et qui, logiquement, eût dû être traduite dans notre langue avant ce dernier livre ; *le Père Gigogne* (Lib. des Publications modernes, 3 fr. 50), par MM. Armory et Achaume, qui nous disent l'histoire d'un jeune homme riche s'efforçant, à l'aide d'une organisation orientale, d'atteindre le record de la paternité ; *le Comte de Chamarambe* (Plon, 3 fr. 50), par M. Ernest Daudet, qui nous introduit dans le monde des émigrés réfugiés à Londres, nous initie à leurs passions, à leurs agitations, à leurs misères, et nous mêle ensuite, à Paris, à la société que réédifiait la main puissante de Bonaparte ; *Grichemidi, Lolo, Kiki, Joset du Chapeau rouge* (Lemerre, 3 fr. 50), une suite d'études d'enfants, martyrs et autres, écrites, avec une plume très personnelle, par M. Pierre Billaud ; *les Abandonnés* (Tallandier 3 fr. 50), un plaidoyer de M. Jean Bouvier en faveur des pauvres petits pensionnaires de l'Assistance publique ; *l'Ascète* (Sansot, 3 fr. 50), un roman psychologique assez original de M. Charles Regismanset ; *Cœurs d'Alsace* (Edit. de la « Plume française », 3 fr. 50), un roman alsacien de M. Maurice Rouhier ; *Sourde, muette, aveugle, « histoire de ma vie »* (Juven, 3 fr. 50), une autobiographie, dont le titre dit l'intérêt, par miss Hellen Keller ; *Part à deux*, un roman familial par M^{me} Albérich Chabrol ;

Un mirage (Plon, 3 fr. 50), une œuvre actuelle et bien vivante de M. Jean de la Brète ; *Rayons épars*, contes et comédies, par M. Maurice d'Ariéville.

Histoire.

C'est évidemment faire œuvre utile que de résumer et discuter en quelques pages adroites ce qui, dans les mémoires, correspondances et recueils de documents originaux, peut ajouter des éléments nouveaux à nos connaissances acquises. Ces notes, réunies en des volumes facilement maniables et peu coûteux, ont généralement la faveur du grand public. Il est donc certain que l'ouvrage de M. Maurice Dumoulin, qui, outre une étude bien personnelle sur les « Livres de raisons », contient une galerie des *Figures du temps passé* : M^{me} de Pompadour, Louis XV, M^{me} Roland, Condorcet, Malet, Napoléon, etc. (Alcan, 3 fr. 50), recevra le bon accueil qu'il mérite. — Quant aux *Silhouettes de soldats* (Hachette, 3 fr. 50), que M. Alfred Mézières évoque avec son talent critique bien connu, leur succès est déjà assuré par le goût du public pour les œuvres du vénérable académicien. — Parmi les soldats de la Révolution et de l'Empire silhouettés par M. de Mézières, nous ne trouvons aucun des trois Marbot. Et c'est, pour nous, l'occasion de signaler une bien curieuse étude de M. Louis de Nussac, non point sur Marcellin, l'auteur si discuté des *Mémoires*, mais sur son père, *le Général Antoine Marbot* (Alphonse Picard), dont une correspondance, jusqu' alors inédite, nous révèle les amitiés et les amours.

Philosophie.

M^{me} Busquet-Pagnerre a eu l'idée de réunir un certain nombre de pensées, d'extraits sur la mort, choisis, sans distinction de culte ni d'école, pour la noblesse de l'idée ou pour la perfection de la forme, et exprimant, selon la compréhension de chacun, depuis Platon jusqu'à Brunetière, de Calvin au père Didon, de Napoléon à Edgar Quinet, de Lamartine à Sully-Prudhomme, les manières diverses dont l'instinct suprême et l'inconnu qui suit peuvent être envisagés. Ce livre : *Pour ceux qui pleurent* (Hachette, 3 fr. 50), qui a été publié, bien à sa date, un peu avant les fêtes tristes de la Toussaint, est une sorte de monument de la mort ; et, de sa lecture, il se dégage, en fait, une impression blanche, glacée, une impression de quiétude froide, assez analogue à celle que provoque, au Père-Lachaise, une station devant l'œuvre de Bartholomé.

Art oratoire.

Le deuxième et dernier tome des *Plaidoyers* de Waldeck-Rousseau vient de paraître chez Fasquelle (3 fr. 50). On trouvera, dans ce volume, parmi d'autres remarquables morceaux oratoires, la spirituelle plaidoirie pour Emile Zola dans l'affaire de « Lourdes ».

Divers.

Les officiers soucieux de se faire non pas seulement les instructeurs mais encore les éducateurs de leurs hommes accueilleront favorablement le manuel que M. le capitaine Romain vient de rédiger à leur intention sous ce titre significatif : *Pour nos soldats* (Berger-Levrault, 1 fr. 25). Ils trouveront, développés dans ce petit livre, tous les sujets propres à élever le cœur et l'esprit des hommes de troupe.

Sur *Lourdes*, M. Boyer d'Agen a fait paraître un pittoresque album (Hachette, 1 fr. 50) qui, par ses superbes illustrations et son texte très coloré, se recommande autant aux artistes qu'aux pèlerins, autant aux curieux qu'aux mystiques.

MARIAGE PRINCIER

A la fin du mois dernier a été célébré, à Cannes, le mariage du prince Jean-Georges, duc de Saxe, avec la princesse Marie-Immaculée de Bourbon-Siciles. Le marié est le frère du roi régnant de Saxe et de l'archiduchesse Marie-Joseph d'Autriche, femme de l'archiduc Othon, récemment décédé. La mariée est la fille du prince Alphonse, comte de Caserte, chef de la maison de Bourbon des Deux-Siciles, et la sœur du prince des Asturies, infant d'Espagne. C'est le 29 octobre, dans le grand salon de la villa Marie-Thérèse, que le maire de Cannes, M. Capron, a procédé au mariage civil ; la cérémonie religieuse a eu lieu, le lendemain, à l'église Notre-Dame, où Mgr Maximilien de Saxe, frère du prince Jean-Georges, a donné la bénédiction nuptiale, assisté des évêques de Nice et de



La princesse Marie-Immaculée de Bourbon-Siciles et le prince Georges de Saxe.

Phot. Underwood.

Monaco. Le roi de Saxe, accompagné de ses deux fils, était venu rehausser de sa présence l'éclat de cette double solennité qui avait réuni sur le sol français nombre de personnalités princières. M. Joly, préfet des Alpes-Maritimes, y représentait le président de la République.

LES THÉÂTRES

Nous allons publier, dans un de nos prochains numéros, *Miquette et sa mère*, la charmante comédie en trois actes de MM. R. de Flers et G. de Caillavet, qui vient d'obtenir un si vif succès au théâtre des Variétés. Elle est supérieurement jouée par M^{mes} Laval-lière, Marie Magnier, MM. Brasseur, Max Dearly et Prince ; ces excellents acteurs, passés maîtres dans l'art de déridier le public, accomplissent ce tour de force de lui arracher quelques larmes, car le spectacle est émouvant sous ses dehors gais : c'est une nouveauté dans le répertoire des Variétés.

La pièce de MM. G. Darien et M. Lauras : *Biribi*, que vient de jouer le théâtre Antoine, n'est rien moins qu'un gros drame déclamatoire où les auteurs font, avec talent d'ailleurs, le procès des châtiments infligés aux soldats des compagnies de discipline. Le traitement est fort barbare, on en convient, mais les auteurs ont négligé de nous dire que leur histoire ne se passait pas de nos jours. Ce spectacle amer est heureusement suivi de trois actes de comédie légère, spirituels, tout à fait aimables, et qui obtiennent l'approbation unanime des spectateurs. *Chez les Zoques*, une peuplade imaginée par M. Sacha Guitry, il n'y a, paraît-il, ni mariage ni famille ; on y vit donc dans une tranquillité parfaite, chacun aimant à son heure et suivant son goût. Un ménage parisien, tenté par les récits d'un explorateur, qui vient de là-bas, adopte ces mœurs primitives et tout le monde s'en trouve bien : le mari, la femme et l'explorateur.

Le théâtre des Mathurins a ouvert sa saison d'hiver par un spectacle fort intéressant. Les cinq pièces qui le composent sont courtes et bonnes ; d'ailleurs elles sont signées des noms connus et appréciés de MM. Michel Provins, Pierre Veber, Xanrof, A. Germain, Trébor, de Lorde, A. Binet, Aliez et L. Deloncle. D'excellents acteurs, M. Matrat et M^{me} Viviane Lavergne, entre autres, s'y font vivement applaudir.

Aux Folies-Dramatiques, une folie-vau-deville en trois actes de M. Louis Forest comptera parmi les grands succès du genre ultra-libre, qui semble définitivement acclimaté dans certains de nos théâtres. Et cependant, aux Bouffes-Parisiens, des deux comédies nouvelles de deux mêmes auteurs, MM. Yves Mirande et René Guilleré, c'est celle qui présente quelque honnêteté dans son sujet et dans ses développements, intitulée *Résigné*, qui a été accueillie avec le plus de faveur.

L'EXPOSITION DES CHRYSANTHÈMES

L'exposition annuelle des chrysanthèmes qui vient d'avoir lieu dans les serres du Cours-la-Reine se distinguait peut-être des précédentes par une tonalité générale à la fois plus claire et plus vive. Les efforts des semeurs pour éliminer les couleurs violacées se sont multipliés, et si l'on conserve des nuances mauves et des cramois assez francs, on recherche surtout les blancs purs, les bronzes et les ors qui présentent des gammes de nuances et de luminosité d'une variété déconcertante. Comme toujours, des fleurs énormes à côté d'autres de dimensions normales, les unes et les autres d'une grande perfection de forme.

Quelques variétés nouvelles présentent des teintes d'une délicatesse exceptionnelle : ainsi, dans la collection du marquis de Pins : *Madame de Cassagnac*, grosse fleur, type japonais serré à ligules incurvés vers le haut, mauve pâle très lumineuse ; *Mademoiselle Gache*, même forme, blanc légèrement rosé. Parmi les fleurs gigantesques de M. Calvat, nous avons remarqué : *Paul Baudet*, blanc pur ; *Excelda*, blanc mauve ; *Santos-Dumont*, bouton d'or resplendissant.

Citons encore : *Clair de Lune*, type japonais, mais clair ; *Auguste Rodrigues*, imbriqué japonais, de dimensions très moyennes, de nuance mauve pastel formant avec le vieil or hésitant des ligules centraux un ensemble original d'une rare douceur ; *Louissette*, demi-pompon japonais, mélange de crème, de vieux rose et de vieil or, se fondant en une tonalité générale adorable. M. Monin nous montre *Reine du Japon*, blanc pur, échantillon jusqu'ici le plus parfait du type au moins curieux dont les ligules rayonnantes, raides et très espacées, évoquent assez l'idée d'une araignée en fil de fer.

Dans le lot « très réussi » de M. Truffault, un détail de présentation est à signaler. Au feuillage vert des chrysanthèmes sont mêlées des feuilles de boule-de-neige qui lui ressemblent beaucoup comme forme. Mais ces dernières ont déjà pris les tons rouge bronzé de la vigne vierge, et il en résulte de jolis effets. Le même M. Truffault expose plusieurs bottes de roses comme on n'en vit jamais en cette saison. Il affirme que la température n'y est pour rien, et que ce petit prodige horticole est la résultante d'une culture spéciale.

Il y avait surtout à glaner à côté des chrysanthèmes. L'exposition fut le triomphe du dahlia cactus, si « travaillé » par les semeurs depuis cinq ou six ans, et dont les tons éclatants, parfois même un peu brutaux, deviennent innombrables dans la gamme des rouges et des jaunes. Certaines nuances crevette, assez rares dans les autres espèces, sont amusantes. La forme, aussi, s'est modifiée ; les pétales s'ondulent, prêtant à la fleur un aspect légèrement hérisssé qui semble devoir augmenter sa valeur décorative si l'on ne l'exagère pas. Dans le genre bizarre, deux ou trois variétés simulent, à s'y méprendre, une rose de Noël.

M. Louis Lévêque, grand spécialiste en ceillets remontants, a obtenu une variété sensationnelle. *Comtesse René de Béarn* est le premier ceillet de couleur cuivre.

La collection de bégonias tubéreux de MM. Vallerand, toujours fort intéressante, est, cette année, merveilleuse. Les fleurs simples, parfaites de forme, atteignent de 16 à 19 centimètres de diamètre. Les rouges écarlates, les roses, les blancs purs, les jaunes purs dont on est enfin maître, les « cuivrés » qu'il serait peut-être plus rationnel d'appeler « orangés », par la vivacité ou la pureté des nuances, font oublier les « coups de pistolet » que tirent les massifs de géraniums. Les variétés du *Cristata* sont peut-être encore plus sympathiques. Il en est aujourd'hui, avec pétales ponctués ou lavés de blanc comme ceux du *Begonia Papillon* ; d'autres où la crête est d'une nuance différente de celle des pétales, saumon, par exemple, sur fond jaune ou rose sur jaune. Quelques-unes de ces fleurs frissonnantes aux tons chamoisés de roses trémières ont un aspect « vieille marquise » charmant.

Notons enfin le *Gerbera Jamesoni*, sorte de pissenlit qui croît spontanément dans le midi de la France et que la culture a amélioré. La fleur, rappelant une grande anémone, à pétales fort espacés, est d'un superbe rouge minium. Elle apparaît à l'extrémité d'une longue tige grêle, sans feuilles, absolument dépourvue de ténue. Mais sa légèreté et son éclat semblent devoir la rendre précieuse comme fleur coupée.

F. HONORÉ.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA CHIMIE ET LES FESTINS.

Les savants finiront par rayer toute poésie de ce monde, et il arrivera un jour où les noms des plats seront remplacés sur les menus de restaurants par de simples formules chimiques. On ne demandera plus un bifteck aux pommes, on commandera 10 grammes de matières azotées.

Nous reproduisons ci-contre le premier menu de ce genre. C'est celui du banquet au Palais d'Orsay qui a clôturé le congrès international d'hygiène alimentaire qui vient de se tenir à Paris.

Pour la « ration journalière d'un homme fournissant un travail modéré », beaucoup de nos contemporains se contentent d'un rond de saucisson, de fromage sur du pain ou d'un plat de macaroni ! Nos hygiénistes préfèrent évidemment un tout autre cuisine. Cependant on remarquera que le rédacteur de ce menu chimique reste très prudent. Il veut qu'on mange de tout, mais fort peu. En suivant ses indications, on ne risque pas les indigestions et l'on peut prendre part aux plus abondantes agapes sans craindre des lendemains douloureux.

Il faut noter aussi que ce menu ne tient pas compte des liquides. Il me semble pourtant qu'ils devraient entrer en ligne de compte, surtout quand les vins sont du médoc, du graves, du haut-sauternes, du Château-Larose 1899, du pomard 1895, du champagne frappé et qu'ils sont suivis de café et de liqueurs. Voilà qui doit singulièrement élever le nombre des calories usées en « chaleur communicative des banquets ».

En vérité, le menu du festin qui clôtura le premier congrès international organisé par la Société scientifique d'hygiène alimentaire et de l'alimentation rationnelle de l'homme, paraît avoir été un point final singulièrement ironique. Sans compter que les chiffres inscrits en face de la bisque d'écrevisses et de la neige à l'armagnac sont d'une exactitude douteuse. N'ont-ils pas été arrangés un peu au petit bonheur pour aboutir à la moyenne désirée ? La fin justifie les moyennes... On peut bien se permettre un jeu de mots qui traduit d'ailleurs exactement la réalité, lorsqu'il s'agit de savants qui s'amuse.

LA TENEUR DE L'AIR MARIN EN ACIDE CARBONIQUE.

Les analyses de l'atmosphère marine, au point de vue de sa teneur en acide carbonique, ont été jusqu'ici peu nombreuses et ont fourni des chiffres présentant des écarts sensibles. Voici, en effet, la quantité d'acide carbonique trouvée dans 10 mètres cubes d'air, soit 10.000 litres, au cours des missions spéciales les plus importantes :

En 1847, du Havre aux Antilles, 3 lit. 33 à 5 lit. 77 ;

En 1873, au bord de la Baltique, 2 lit. 25 à 3 lit. 44 ;

En 1884, du cap Horn au cap Vert, 2 lit. 49 à 2 lit. 77.

M. Legendre vient de communiquer à l'Académie des sciences le résultat de ses récentes observations sur les côtes de l'océan Atlantique, dans les parages du Croisic, Belle-Ile, Quiberon, etc. Ses chiffres oscillent autour de 3 lit. 2, également pour 10 mètres cubes, donnant une moyenne de 3 lit. 5, peu différente de celle trouvée à l'observatoire de Montsouris. Ces expériences doivent être multipliées pour qu'il soit permis d'en tirer des conclusions sérieuses. Toutefois, leur résultat concorde avec la théorie de Schloesing d'après laquelle la mer serait le grand régulateur de la teneur de l'atmosphère en acide carbonique, la quantité de ce gaz qui se mêle à l'air marin ne pouvant être ni accrue par les combustions et les respirations, ni réduite par la végétation.

LA POPULATION DES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

La composition de la population américaine subit une évolution qui mérite de fixer l'attention. Il y a vingt ans, la part de l'immigration dans l'accroissement de cette population ne représentait que 50 % ; progressivement cette part est arrivée à en représenter les 75 centièmes. Encore cette proportion est-elle relative à l'exercice 1904-1905 ; et comme en 1905-1906 l'immigration a dépassé 1.200.000 unités, la proportion correspondante doit être encore plus élevée.

Il est donc manifeste que, dans une génération ou deux, les descendants des Américains se trouveront en minorité sur le sol de l'Union.



BISQUE D'ÉCREVISSES — CONSOMMÉ MADRILÈNE

PETITS FEUILLETÉS A LA PARISIENNE

TRUITE SAUMONÉE SAUCE MOUSSEUSE

CŒUR DE FILET DE BŒUF MONTE CARLO

POULARDE A LA DERBY

NEIGE A L'ARMAGNAC

FAISANS ET PERDREAUX BARDÉS SUR CROUTONS

FATÉ DE FOIE GRAS DE STRASBOURG

SALADE CATALANE

POINTES D'ASPERGES A LA CRÈME

GÂTEAU PALAIS D'ORSAY

BOMBE DU CONGRÈS

DESSERT

VINS

MÉDOC EN CARAFES — GRAVES

HAUT-SAUTERNES — CHÂTEAU-LAROSE 1899

POMARD 1895

CHAMPAGNE FRAPPÉ

CAFÉ et LIQUEURS



IL SERA PRÉSENTÉ PAR TÊTE

(Enquête spéciale)

SOUS FORME DE	APPORT MATÉRIEL			APPORT d'énergie Calories utilisables	UNITÉS nutritives organiques utilisables (1 gramme d'hydro-carbonés digestib.)
	Matières azotées digestib.	Matières grasses digestib.	Matières hydro-carbonés digestib.		
	gramm.	gramm.	gramm.		
Bisque d'écrevisses	5.86	9.55	5.35	137.55	33.52
Petits feuilletés à la Parisienne	3.20	10.62	7.99	146.86	35.80
Truite saumonée sauce mousseuse	17.52	7.06	1.83	150.83	36.72
Cœur de filet de bœuf Monte-Carlo	17.26	13.39	9.57	240.94	58.68
Poularde à la Derby	28.11	18.16	2.46	304.56	74.14
Neige à l'Armagnac	0.05	0.05	6.72	31.57	7.67
Faisans et Perdreaux bardés sur croûtons	46.92	20.41	2.06	398.19	95.77
Pâté de foie gras de Strasbourg	6.48	15.28	1.94	172.00	42.00
Salade Catalane	0.29	4.02	0.78	42.31	9.11
Pointes d'asperges à la crème	1.11	10.28	1.90	109.26	26.61
Gâteau Palais d'Orsay	2.70	11.36	7.70	150.14	36.60
Bombe du Congrès	3.86	4.25	9.39	95.16	23.24
Fromage	4.28	4.18	0.55	60.43	14.71
Fruits	0.31	0.33	17.67	76.83	18.75
Pain et pâtisseries (Desserts)	13.83	1.90	105.38	511.00	124.60
TOTAL	151.83	130.84	181.29	2627.63	632.74

Soit la ration journalière d'un homme fournissant un travail modéré.

Relation nutritive $\frac{1}{2.9}$

NOS HYGIÉNISTES S'AMUSENT. — Fac-similé du menu du banquet qui a clôturé, le 27 octobre, le congrès d'hygiène alimentaire.

D'autre part, il faut noter que, parmi les immigrants, les « non désirables », c'est-à-dire ceux que les Américains considèrent comme difficilement assimilables, se font chaque année plus nombreux. Les « non désirables », ce sont les Européens du Sud et les Asiatiques, alors que les gens du nord-ouest et du nord de l'Europe, c'est-à-dire les Anglais, les Irlandais, les Allemands et surtout les Scandinaves constituent, avec les Suisses, les Hollandais, les Français et les Belges, les émigrants éminemment désirables.

Or, tandis que les éléments désirables formaient la presque totalité de l'immigration de 1830 à 1880 (8.800.000 contre 1 million 200.000), actuellement les éléments « non désirables » ont passé au premier rang. En 1905, sur un total de 1.026.000 immigrants, on trouve environ 264.000 éléments favorables contre 762.000 éléments mal assimilables.

Ce phénomène intéressant n'est pas sans inquiéter les Américains.

POUR FAIRE AVORTER LES FURONCLES.

Un médecin russe, M. A. Vikentiev, recommande un nouveau moyen de faire avorter les furoncles. Ce moyen consiste à savonner le furoncle avec une solution alcoolique de savon mou de potasse. Après le savonnage, on lave avec l'alcool à 40 ou 50 degrés, et l'on recouvre d'un tampon de coton hydrophile imbibé du même alcool, qu'on laisse en place jusqu'à l'évaporation du liquide. Une fois le tampon sec, on savonne une seconde fois. Mais on ne lave pas : on laisse sécher la mousse savonneuse qui, toute seule, sert de pansement. Le plus souvent, le furoncle avorte et s'arrête dans son évolution après une seule intervention. Mais, si la marche du furoncle n'est pas toujours arrêtée, son intensité, en tout cas, est diminuée : le foyer purulent est réduit au minimum d'étendue. Le moyen préconisé par M. A. Vikentiev est simple : on peut en faire usage sans le moindre inconvénient, ce qui est déjà quelque chose.

FORCE MOTRICE HUMAINE ET FORCE MOTRICE MÉCANIQUE.

La physiologie nous enseigne que l'organisme est une merveilleuse machine au point de vue de l'utilisation du combustible, c'est-à-dire des aliments. Cela est vrai si l'on considère le travail interne de l'organisme, l'activité animale proprement dite : respiration, circulation, etc. Mais cela cesse d'être vrai si l'on considère le travail mécanique extérieur produit par l'homme : alors son organisme apparaît comme un moteur très fragile et très coûteux.

Ainsi un physiologiste allemand, M. Fischer, a recherché à quel prix revenait une force dépensée équivalente à 100 chevaux-heure, et il a trouvé les équivalences suivantes :

Travail de 250 ouvriers à 3 francs par jour	Fr. 750 00
Travail de 20 chevaux (tout frais compris)	60 00
Machine à vapeur	6 00
Moteur à gaz	3 50

Ainsi la force motrice humaine est plus de cent fois plus chère que la force motrice mécanique.

LES CRABES DE SÉVILLE.

La vente des pinces de crabe est une des plus florissantes parmi les industries pittoresques qui égayent les rues de Séville ; à l'époque de la foire, surtout, les femmes andalouses promènent dans tous les quartiers des paniers chargés de cette friandise. Mais, tandis qu'à Paris les marchands de volaille nous offrent à la fois des crêtes de coq et les coqs eux-mêmes, on cherche en vain, à Séville, à apercevoir quelques-uns des crabes qui fournissent tant de pinces.

D'après une enquête menée récemment par M. Marcel Baudouin, tout crabe amputé est remis en liberté, et, au bout de quelques mois, il fournit une nouvelle pince. Ce crabe, comme les autres, possède deux pinces. Mais l'une des deux est considérablement plus développée, au point que le crustacé la porte toujours en l'air pour ne pas être gêné dans sa marche, semblait-il. C'est celle-là qu'on enlève, en ayant soin de procéder par « autotomie », c'est-à-dire de façon à éviter toute désarticulation. Dans ces conditions, la pince repousse plusieurs fois. Il paraîtrait même que, pour l'obtenir plus grosse, on doit opérer en alternant constamment de droite à gauche ou réciproquement. Toutefois, M. Baudouin n'a pu vérifier le fait.

LE PRODUIT DU LOTO EN ITALIE.

D'après un relevé publié récemment par l'administration italienne, la recette totale du loto s'est élevée, pour l'avant-dernier exercice, à 74.400.000 francs, en chiffres ronds. Les dépenses ont atteint 41 millions et demi, dont environ 35 millions pour les lots et 6 millions et demi pour les frais d'administration. Le bénéfice net représente près de 33 millions. On a vendu 7.383.000 billets ressortant à 11 francs chacun en moyenne ; l'écart entre le produit brut de ces billets et le montant des lots payés dépasse 39 millions.

Si l'on examine le produit des billets par

rapport aux diverses combinaisons des joueurs, on trouve que l'excédent du prix de vente des billets sur les lots payés atteint 0,48 % pour les mises sur numéro unique ; 38,12 pour les ambes ; 52,61 pour les ternes et 7,11 pour les quaternes.

LES INDEMNITÉS DES PARLEMENTAIRES DANS LES DIFFÉRENTS PAYS.

Dans presque tous les pays, les membres des Chambres des députés touchent des indemnités ; toutefois, il n'y a qu'en France, en Russie et aux Etats-Unis, que des indemnités sont allouées aux membres des Chambres hautes (Sénats, Chambre des Seigneurs, etc.).

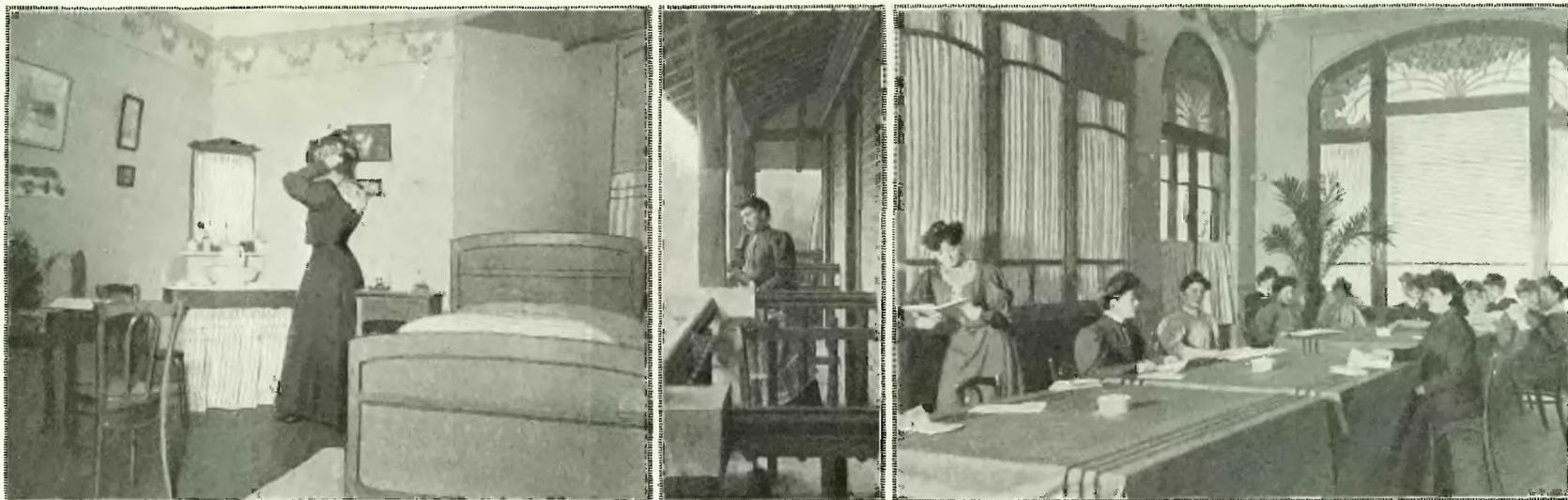
Les indemnités des députés sont d'ailleurs très variables, comme on peut le voir par le tableau ci-dessous, établi d'après des documents publiés par *Daily Telegraph* :

	Par jour de session.	Par an.
Autriche	Fr. 21 00	
Hongrie		5.000
Bavière	12 50	
Belgique		4.000
Bulgarie	20 00	
Danemark	13 75	
France		9.000
Allemagne		3.500
Prusse	18 75	
Grèce		1.800
Italie	néant	
Pays-Bas		4.150
Norvège	16 25	
Portugal	néant	
Roumanie	20 00	
Russie	26 65	
Serbie	15 00	
Espagne	néant	
Suède	16 50	

En outre, presque partout les députés bénéficient, sur les lignes de chemins de fer, d'avantages qui vont d'un voyage gratuit au parcours général également gratuit.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE A LA SALPÊTRIÈRE.

Rendons à César... En montrant les salles de lavage et de séchage de la buanderie de la Salpêtrière, dans notre numéro du 13 octobre, nous disions que la plupart des machines qui y sont employées viennent d'Amérique. Certaines de ces machines sont, en effet, dénommées « machines américaines », mais, à tort : tout le matériel de la buanderie de la Salpêtrière et celui des six autres buanderies que l'Assistance publique vient également de créer cette année sont construits, en France, par des constructeurs français, sur des types français et leur appartenant.



La Maison des dames des postes : une chambre.

Au balcon.

Le salon de lecture.

LA MAISON DES DAMES DES POSTES ET TÉLÉGRAPHES

On inaugure, demain dimanche, rue de Lille, la Maison des dames des postes, télégraphes et téléphones, aménagée pour donner asile à celles des employées de ces administrations qui vivent seules, à Paris. Nous en avons assez longuement parlé au moment de la pose de la première pierre, dans notre numéro du 22 juillet 1905. Cette fondation, rappelons-le, est due à l'initiative privée. Mais elle a obtenu le plus chaleureux patronage du sous-secrétariat d'Etat.

La maison, installée avec le plus grand confortable, n'est pas dépourvue de quelque luxe. Elle fait grand honneur à l'architecte qui a été chargé de son aménagement, M. Bliault.

Au rez-de-chaussée, un salon de conversation, une bibliothèque, un restaurant coquet, propre, à tables de marbre, qu'éclaireront de larges baies ; un hall de réunion, une cour enfin, qu'on va planter en jardinet. Au-dessus, six étages de chambres, alignées le long de couloirs spacieux, bien aérées, disposées et meublées dans les meilleures conditions hygiéniques. Partout, l'éclairage électrique et le chauffage à basse pression.

Il y a, en tout, cent onze chambres, à tous prix, depuis celles de la rue qui coûteront 35 francs par mois jusqu'à celles, plus modestes, des cours, qui ne seront louées que 18 francs. Quant au restaurant, on y pourra déjeuner ou dîner pour 95 centimes.

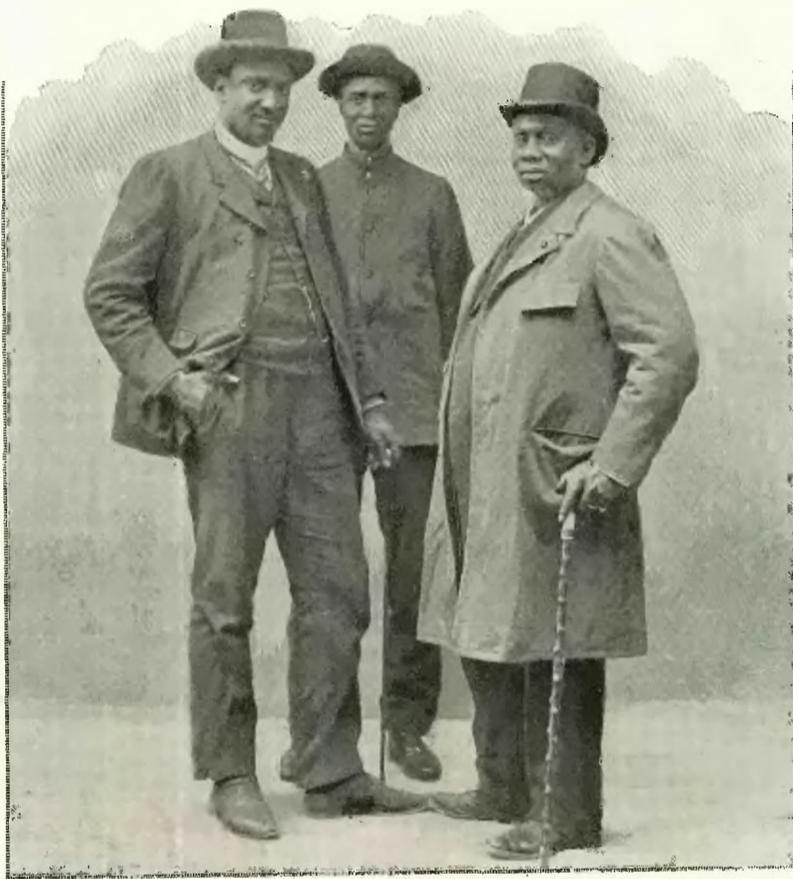
Cet immeuble ne sera pas, comme on pourrait le craindre, une caserne. Les dames qui y viendront habiter jouiront de la plus complète indépendance, en dehors de leurs heures de service : c'est un hôtel familial, dont toutes les dispositions ont été admirablement étudiées et réalisées.

LE FAMA MADEMBA

Dans le récit de son voyage vers « Tombouctou la Mystérieuse », publié par *L'Illustration* en 1896, M. Félix Dubois a conté la visite qu'il fit à Mademba, fama de Sansanding ; et nous avons, à cette occasion, reproduit un instantané montrant le souverain africain, en costume national, debout devant la façade de son palais de terre sèche. Combien différent est le Mademba en redingote et chapeau melon que représente la photographie ci-contre et qui a été prise ces jours derniers à Paris ! Car Mademba est actuellement notre hôte.

C'est, au moral comme au physique, une des physionomies les plus curieuses du monde colonial que celle de ce chef déposé, auquel le général Archinard, au nom du gouvernement français, a rendu le trône de ses pères. Agé de soixante ans, de taille moyenne, il a l'œil vif et s'exprime dans un français choisi. Sans doute, son royaume, qui s'étend des rives du Ségou à celles du Djenné, n'a guère plus de 200 kilomètres carrés ; sans doute, Sansanding ne rivalise pas avec les Etats des souverains asiatiques, mais il nous suffit de savoir que Mademba a eu le mérite peu banal de transformer une population de brigands — les anciennes bandes de Samory et d'Amadou — en agriculteurs intelligents et dévoués à la France. pour qu'il ait toutes nos sympathies.

Les habitants de Sansanding cultivent aujourd'hui le coton, dont les graines américaines leur sont fournies par les soins de la Société cotonnière coloniale, les arachides, le riz, le sésame, les laines, les peaux,



Un roi africain à Paris : le fama Mademba (appuyé sur une canne), son neveu et son interprète.

les bois et le beurre végétal de karité.

Le gouvernement a nommé Mademba officier de la Légion d'honneur en 1896, pour bonne administration de ses Etats.

Le fama, qui quittera Paris le 12 novembre, est père de vingt-deux enfants : onze filles et onze garçons. Sept de ces derniers sont internes au lycée d'Alger.

A LA MÉMOIRE DU COMMANDANT HÉRIOT

On a inauguré, dimanche, et l'orphelinat Hériot, près de la Boissière, qui jusqu'ici n'avait pas eu cette consécration officielle, et le monument élevé à la mémoire du fondateur de cet intéressant établissement, le commandant Hériot.

L'orphelinat recueille les fils des sous-officiers et les prépare à entrer dans la carrière des armes. L'éducation qu'on y dispense est exclusivement militaire. Son fondateur, le commandant Hériot, après en avoir établi le fonctionnement normal et en avoir assuré l'avenir, en fit généreusement don à l'Etat.

Le monument inauguré dimanche en même temps que l'institution, et qui perpétuera le souvenir de ce philanthrope, est l'œuvre du statuaire Antonin Carlès. Il a figuré au Salon dernier, où il valut à son auteur la médaille d'honneur. Nous en avons alors donné une reproduction dans notre numéro du Salon. Le voici en place, dans la grande cour de l'orphelinat, où il produit un excellent effet.

Le thème choisi par l'artiste est celui-ci : « Un pupille rêve de sa noble mission. La Gloire, pénétrant les secrets de sa jeune âme, descend vers lui et déjà le fait son élu. » Une haute stèle, que surmonte le buste du commandant Hériot, domine tout le monument.



Inauguration de l'orphelinat Hériot, près de la Boissière, et du monument élevé à la mémoire du commandant Hériot, fondateur de l'établissement.